

LE COUPLE DE NAZARETH

*inspiré du livre du Père Henri Caffarel,
« Prends chez toi Marie, ton épouse »*



Plan :

Introduction : contempler, c'est porter son regard au-delà du visible.

Situation des personnages : le Juste Joseph ; la Vierge Marie.

Le couple de Nazareth.

Leur histoire d'amour : Fiançailles, Annonciation, Visitation, Rencontre au retour à Nazareth, Noces, Recensement au bout de six mois, Nativité, Bergers, Circoncision, Présentation au Temple, Mages, Fuite en Egypte, vie cachée à Nazareth, Recouvrement au Temple, mort de Joseph, veuvage et vie publique, collaboration spirituelle dans la Passion, sortie des limbes des patriarches de Joseph, apparition de Jésus à Marie, Pentecôte et maternité ecclésiale, Assomption et attente du Jugement.

Introduction : contempler, c'est porter son regard au-delà du visible.

Le couple Joseph-Marie n'a que peu marqué la dévotion, sans doute à cause des fausses représentations que l'on s'en ait fait : un Joseph vieux et absent, piètre figure paternelle à laquelle s'identifier, une Marie Vierge-Mère, au point d'oublier qu'elle fut vraiment épouse...

Et pourtant, le mariage de Joseph et Marie est un vrai mariage. Ce qui constitue le mariage devant Dieu, c'est le libre échange des consentements. Le fait qu'il soit consommé n'est que la preuve ordinaire que le don de soi par la parole était vrai, puisqu'il se « réalise », s'incarne. Preuve ordinaire, mais pas fondement.

Comme prêtre, je dois dire que l'accompagnement des fiancés, et des couples mariés, est une grande aide. En les voyant évoluer librement sous mes yeux, je contemple l'amour, l'amour idéal qui s'incarne pauvrement, mais de belle façon. Cet amour humain est vraiment un reflet de l'amour divin, et il est un modèle de vie sacerdotale.

Je pense que contempler le couple de Joseph et Marie nous sera d'une grande aide à tous : c'est un modèle de vie conjugale, c'est un modèle de vie avec le Dieu de l'Alliance. Paul VI a décrit ce couple comme étant « le sanctuaire de l'amour ».

Dans la préparation au mariage, je commence d'ordinaire par demander aux fiancés de me raconter leur histoire d'amour, qui est le fondement du « nous » par lequel un couple s'exprime ; ensuite seulement, je leur demande de se présenter individuellement. Ici, parce que nous ne savons rien de leur rencontre, nous suivrons l'ordre inverse : nous présenterons d'abord Joseph, puis Marie, puis enfin le fondement de leur couple, leur « nous » ; après quoi nous retracerons leur histoire d'amour, qui est en fait toute leur vie, ou du moins ses événements marquants.

Il faut, à chaque étape, que nous notions les traits saillants de la vie de ce saint couple : ce qui nous marque, soit parce que cela trouve en nous un écho, soit au contraire parce que cela nous étonne. Vous n'êtes pas ici en cours, mais en retraite : je ne m'adresse à votre tête que pour aller à votre cœur. Notez ce qui s'y imprime, pour revenir ensuite dessus et l'intérioriser. Vous aurez tout mon poly par mail ensuite si vous voulez revenir dessus intellectuellement ; disposez-vous maintenant intérieurement de façon à ouvrir les oreilles de votre cœur.

Situation des personnages : le Juste Joseph ; la Vierge Marie.

Il ne faut pas se méprendre : le couple de Nazareth ne peut pas être compris indépendamment de Jésus. Bien au contraire, il n'existe que par rapport à Jésus : la Mère de Jésus, son Père adoptif, voilà qui sont Marie et Joseph. Néanmoins, Marie et Joseph ne sont pas deux entités juxtaposées, mais bien un couple. Car c'est précisément d'un couple que l'Enfant Jésus avait besoin pour s'incarner vraiment, pour grandir vraiment humainement.

Au cœur même de l'éternelle pensée de Dieu Jésus. Et inséparablement le foyer de Nazareth, car le dessein divin requiert le concours d'un couple. Dieu, en effet, a voulu que son Fils, éternellement né de lui, s'incarnât réellement. Et cette volonté commande tout le déroulement de son plan. Le concours d'une femme est nécessaire, puisque c'est par la femme que tout homme vient au monde. Aussi bien Marie est-elle inséparable de Jésus dans la pensée et l'amour éternels du Seigneur ; elle sera, entre toutes les femmes, comblée de grâce car Dieu proportionne toujours ses faveurs à la noblesse de la mission qu'il confie.

Jésus privé de père n'eût pas été pleinement homme. La personnalité de l'enfant et de l'adolescent requiert, pour s'épanouir normalement, les amours conjugués d'un père et d'une mère.

Mieux - et c'est une vérité aujourd'hui bien dégagée par les psychologues - l'enfant a besoin non seulement de l'active affection de son père et de sa mère, mais aussi, et peut-être plus encore, de l'amour de son père et de sa mère l'un pour l'autre.

Voilà pourquoi, de toute éternité, Dieu a conçu dans sa pensée et dans son cœur un homme, Joseph, qu'il comblera de grâces très rares en vue de sa mission suréminente auprès de Marie et de Jésus.

Ainsi Joseph et Marie éternellement sont présents à la pensée divine, au centre de cette pensée. Les braves gens d'autrefois disaient que les mariages sont écrits dans le ciel c'est vrai de celui-là entre tous. Joseph est « prédestiné » avec Marie et pour Marie, Marie l'est avec et pour Joseph ; et ensemble, unis par le mariage, ils le sont pour Jésus, pour son incarnation qui s'achèvera dans son union avec l'Église.

☐ Saint Joseph :

L'Écriture nous dit peu de choses de lui : uniquement ce qu'il convient de savoir.

☐ Joseph est de la descendance de David, donc de sang royal. Il est non seulement de la maison de David (comme pourrait l'être un intendant royal), mais aussi de sa famille. Les rois davidiques ont cessé de régner depuis l'Exil à Babylone (-583) ; le dernier Roi, Sédécias, s'est vu crever les yeux avant d'être déporté. A la domination perse, succéda la domination grecque ; c'est par une révolte armée, dont la famille Macchabée fut l'initiatrice, que les Juifs retrouvent leur indépendance (-330). La monarchie est rétablie, mais elle n'est pas davidique : ceux qui ont le pouvoir le gardent, et fondent leur dynastie : les Asmonéens. Les Romains conquièrent ensuite la Palestine, et, comme à leur habitude, laissent le pouvoir en place, à condition qu'il fasse obéissance et paie l'impôt. Au temps de Joseph, nous en sommes là : la race davidique ne règne pas. Les Juifs gardent très présents en mémoire leur généalogie, si bien que chacun sait parfaitement à quelle tribu il appartient (les mariages inter-tribus étant restés longtemps interdits). Tout le monde attend le Messie, qui sera de souche davidique. Car il fut promis à David que son règne n'aurait pas de fin... (Ps 131) Rares sont ceux qui comprirent que cette promesse désignait un royaume qui ne serait pas humain, mais divin...

☐ Joseph est charpentier, donc artisan, et peu fortuné (il offre deux colombes et non un agneau à la présentation au Temple). Cela ne doit pas nous paraître indigne de quelqu'un de souche royale, enfin, par pour un Juif. Car David, le premier, était berger. La vraie noblesse, c'est celle que confère Dieu ; il la confère aux cœurs humbles et droits, qui ont foi en lui. C'est bien là le portrait du jeune David. C'est sans doute aussi celui de Joseph. Gardons à Joseph ce je-ne-sais-quoi d'aristocratique, de noble, de racé. « Charpentier », qu'est-ce à dire ? Ni paysan, ni commerçant, mais un peu l'homme à tout faire de tout le monde. Menuisier et charron à la fois, il fabrique des jougs, il forge et répare les socs de charrue, il travaille à construire et à entretenir les maisons. Il a donc affaire aussi bien au paysan qui veut être « dépanné » sur l'heure parce que le joug est cassé ou le soc tordu, qu'à la femme qui vient acheter un

coffre ou un boisseau, au boulanger qui veut un nouveau pétrin, ou au maçon qui a besoin de montants et de linteaux pour ses portes. De tous ces travaux du bois et du fer, retenons surtout ce qu'ils ont appris à Joseph par son métier, il est celui qui connaît le prix des choses et du temps, la valeur d'une peine d'homme, la résistance du matériau, la dignité du travail bien fait par là, il rejoint une autre noblesse et une autre sagesse. Et par son métier encore, par le défilé incessant des clients, il est à un carrefour de contacts sociaux, il s'enrichit de la connaissance multiple des désirs, des besoins, des ambitions, des soucis, bref de tout ce qui est en l'homme.

□ Joseph est un Juste. « Dans l'Ancien Testament, ce terme désigne la vertu morale que nous connaissons (le respect des droits d'autrui), mais élargie et sublimée dans le respect des droits de Dieu, et donc dans l'observance intégrale des droits de Dieu. En ce sens, le « juste » met un véritable point d'honneur à obéir scrupuleusement aux moindres articles de la Loi, image terrestre de l'intégrité, de la « justice » même de Dieu dans le gouvernement des hommes. » Le futur époux de Marie est d'abord un « juste », un homme de « justice ». Dans l'Ancien Testament, ce terme désigne la vertu morale que nous connaissons (le respect des droits d'autrui) mais élargie et sublimée dans le respect absolu des droits de Dieu, et donc dans l'observance intégrale des commandements. En ce sens, le « juste » met un véritable point d'honneur à obéir scrupuleusement aux moindres articles de la Loi, image terrestre de l'intégrité, de la « justice » même de Dieu dans le gouvernement des hommes *«Quiconque est juste observe le droit et la jus lice, ne lève pas les yeux vers les idoles, n'opprime personne, Tend ce qu'il a pris en gage, ne commet pas de rapines, donne son pain à l'affamé et couvre d'un vêtement celui qui est nu, se conduit selon mes lois et observe mes coutumes pour agir selon la vérité... Un tel homme est vraiment juste, oracle de Yahvé»* (Ez 18, 5-9).

En un sens plus profond, et qui se développe surtout après l'Exil, la « justice » de l'homme devient l'écho et le fruit de la merveilleuse délicatesse avec laquelle Dieu, non content de gouverner ses créatures, les comble de biens. Alors la justice coïncide avec la miséricorde *« Yahvé est Justice et pitié, notre Dieu est tendresse; Yahvé défend les petits; j'étais faible, et il m'a sauvé »* (Ps 116, 5-6). Nous sommes loin d'un respect formel de la Loi, d'un légalisme sans âme. Joseph est « juste » parce qu'il s'applique sans cesse à rencontrer l'amour dans la Loi. Sa « justice » est donc une attitude constante de silence et d'écoute devant Dieu, une volonté inconditionnelle de vivre selon Dieu, et c'est pourquoi il deviendra plus tard le grand modèle des âmes contemplatives.

□ La synthèse de ces trois caractéristiques nous renvoient la figure d'un anawim, d'un pauvre de Dieu, de quelqu'un qui s'appuie sur Dieu en tout. « Il s'agit d'une humilité, d'un abandon sans réserve à Dieu, d'un refus de s'appuyer sur les seules forces humaines pour se confier à la toute-puissance divine. » En Joseph, se résume donc ce qu'il y avait de plus pur dans la justice, la sagesse, la « pauvreté » des hommes de Dieu de l'Ancien Testament. Ne nous laissons pas tromper par le silence et l'obscurité où il s'abîme. D'autres ont été plus célèbres, aucun n'a été plus grand. Dieu a préféré qu'il meure à l'action et à la parole pour être voué corps et âme à Marie et à Jésus. Ainsi voit-on des hommes promis à la gloire de l'intelligence ou du pouvoir s'enfouir dans un monastère où ils seront oubliés. La vie contemplative n'est pas le refuge des inadaptés, des malingres, des peureux, des pense-petit ; elle est une solitude peuplée de Dieu, où seul compte l'unique nécessaire Dieu a choisi cette part pour Joseph, et elle ne lui sera point ôtée. C'est, peut-on penser, pour cette qualité spirituelle, autant que pour son lignage, que Saint Joseph fut choisi de Dieu pour être l'époux de Marie. N'allons pas penser que la 'vocation' n'existât que pour Marie, appel à devenir la Mère de Jésus. Saint Joseph a été élu de Dieu, et appelé par Lui (dans un songe) à devenir le père adoptif de Jésus. Cette responsabilité, c'est non moins qu'être une figure adéquate du Père des Cieux. Et Jésus savait mieux que quiconque ce que cela signifiait. En choisissant Joseph, on doit comprendre que cet homme renvoyait une bonne image de Dieu le Père. Pour ce qui est du couple formé par Joseph et Marie, je crois qu'il faut lui appliquer les caractéristiques du mariage chrétien, du mariage sacramentel : être figure de l'amour de Dieu pour son peuple (libre amour fidèle, indissoluble, fécond ; on pourrait ajouter attentionné, prévenant).

□ Sainte Marie :

Nous avons parlé de la discrétion de Saint Joseph, et de la discrétion sur Saint Joseph. Eh bien, nous pouvons dire que nous n'en savons pas tellement plus sur Marie, sur la jeune Marie. La

tradition nous rapporte le nom de ses parents, Anne et Joachim. Mais que savons-nous de plus sur Marie ? Qu'elle est de Nazareth, vierge ('jeune fille' en hébreux ne veut pas dire autre chose...), et fiancée à Joseph. Le fait qu'elle soit vierge, ou plus exactement vierge-et-mère, est important : c'est la réalisation de la prophétie dite de l'Alma, en Isaïe 7. Sans doute savait-elle que le Messie était sur le point de venir (prophétie de Daniel). On ne s'étonnera pas de la voir posséder l'Écriture, et tout comprendre de ce que lui dit l'Ange Gabriel. Et pourtant, ce qui est étonnant, c'est qu'une femme en sache autant, alors que seuls les garçons reçoivent l'instruction. Elle a donc eu une instruction religieuse poussée. Il est incertain de fixer son appartenance, mais on s'accorde pour dire que ses parents sont, l'un de la tribu davidique de Juda, et l'autre de la tribu sacerdotale de Lévi. Peut-être que son instruction religieuse viendrait de là. Maria Valtorta (mystique) la décrit comme ayant été élevée au Temple de Jérusalem après la mort de ses parents (qui l'auraient eue miraculeusement sur le tard).

Le trait le plus marquant de la personnalité de Marie est contenu dans sa réponse à l'Ange Gabriel : 'je ne connais pas d'homme ; j'ai fait vœu de virginité'.

De la famille, de la naissance, de l'éducation, des parents et de l'ascendance de Marie nous ignorons tout, comme si le Seigneur voulait que nous considérions en elle, plutôt que l'enfant de la terre, l'enfant de Dieu.

Une chose est sûre cependant, certifiée par les Écritures, confirmée solennellement par l'Église Marie avait voué à Dieu sa virginité. Mais là se limitent les certitudes.

Prétendre retracer son itinéraire spirituel serait téméraire. Tentons seulement de relever quelques signes.

Dès sa petite enfance, celle dont nous savons qu'elle est immaculée, sans aucune connivence avec le péché, aimait son Dieu d'un amour totalement pur qui ne rencontrait en elle ni hésitations ni lenteur.

Au fur et à mesure que se développait sa personnalité humaine, elle prenait une conscience plus claire des exigences de cet amour en son âme.

Sans aucun doute, Dieu avait-il toujours été pour elle plus « aimable » que tout, seul aimable en un sens. Mais la conscience qu'elle en eut évolua et sa réponse se transforma au cours des années. Pour la petite fille vivant l'expérience de l'amour de ses parents envers elle, et du sien envers eux, son amour pour Dieu prenait le visage de la tendresse filiale. En grandissant elle découvrit d'autres formes d'amour. Un jour, certainement, apparut en son cœur d'adolescente un sentiment nouveau : l'amitié, cet amour réciproque entre deux êtres qui trouvent leur joie l'un en l'autre et mettent en commun leurs richesses intérieures. Cette nouvelle possibilité du cœur lui fit faire un nouveau progrès dans l'amour pour son Dieu. Entre une fille et son père de la terre on voit bien parfois éclore une amitié pourquoi ne serait-ce pas possible dans les relations avec Dieu ? L'Écriture n'enseigne-t-elle pas que « Yahvé parlait à Moïse face à face, comme un homme converse avec son ami » (Ex 33, 11)

Par la suite, lorsque Marie découvrit en son corps et en son cœur qu'elle pourrait devenir épouse et mère, une audacieuse pensée lui vint. Pourquoi n'y renoncerait-elle pas par amour pour son Dieu ? En méditant les Écritures, en effet, elle avait appris que, pour honorer la souveraine Majesté, les hommes ont toujours offert en sacrifice ou les fruits de la terre ou d'autres biens précieux. Son âme de jeune fille se remémorait avec enthousiasme tous les sacrifices rapportés dans la Bible depuis la lointaine offrande d'Abel le juste jusqu'à cet holocauste d'un agneau sans tache, immolé au Temple de Jérusalem, chaque matin et chaque soir. En même temps elle se rappelait les véhémentes apostrophes lancées par les prophètes contre les sacrifices menteurs : « Que m'importent vos innombrables sacrifices, dit Yahvé, je suis rassasié des holocaustes de bœufs ... » (Is 1,11). Elle comprenait alors que Dieu préfère, à l'immolation des animaux, le sacrifice tout intérieur d'un cœur aimant. Aussi à la lumière de l'Esprit Saint saisit-elle qu'il n'y a pas pour un être humain de plus noble usage de sa liberté que de se donner soi-même et en totalité à Dieu, que de lui abandonner tous les droits sur sa vie, et, en signe de ce don, de lui consacrer sa virginité. Elle le comprit. Elle le réalisa.

Ce fut d'une audace extraordinaire, car jusqu'alors toute femme israélite savait que, pour honorer Dieu, il lui fallait aspirer à la maternité, cette maternité qui assurait l'accroissement du peuple élu et qui, un jour, devait donner naissance au Messie tant désiré. Qu'une jeune fille, fervente entre toutes, rompe avec la tradition mémoriale, s'engage sur une voie nouvelle, cela a de quoi surprendre. Oui, mais un cœur aimant a des raisons que la raison ne connaît pas.

Cette audace se doubla d'un abandon à Dieu singulièrement confiant, étant donné que la société juive n'accordait pas de place à la virginité. Mais, Marie n'en douta pas, Dieu certainement lui rendrait possible la fidélité à son engagement.

Comment celle qui avait découvert l'éminente grandeur de la virginité put-elle accéder à la demande de Joseph lui proposant le mariage? Serait-ce seulement parce que les mœurs du temps l'imposaient? Cette hypothèse est décevante. On n'imagine pas Marie entrant dans le mariage à contrecœur, comme dans un pis-aller. Elle dut certainement voir dans la demande de Joseph une volonté de Dieu. La seule question qu'elle se posa, et qu'elle lui posa, fut celle-ci Pourra-t-elle rester vierge dans le mariage? Autrement dit, Joseph accepte-t-il de s'engager lui-même dans cette voie de la virginité? — S'il ne l'avait pas envisagé jusqu'alors, son oui à la proposition de Marie est bien la plus haute preuve d'amour envers elle, en même temps qu'envers Dieu, qu'il ait pu lui donner.

Ainsi Marie ne vit pas de contradiction entre son engagement de virginité et ce mariage. Vierge, elle ne s'appartient plus, elle est à Dieu, et Dieu qui dispose d'elle l'engage dans un mariage, dont, il est vrai, elle ne peut encore saisir l'admirable destinée. Que sa volonté soit faite! Chacun des époux n'aura pas de désir plus vif, d'ambition plus ardente que d'aider l'autre à progresser dans l'appartenance sans réserve à Dieu.

Ils se marièrent. On estime assez généralement que Joseph devait avoir dix-huit ans et Marie, quatorze ans. Quel extraordinaire jeune couple Extraordinaire, non seulement par ses qualités humaines et surnaturelles, mais par son mystère. Ce sont les deux êtres les plus parfaitement consacrés à Dieu qui jamais vivront sur terre, et en même temps les plus parfaitement mariés, unis par le plus parfait amour. Au service de la plus admirable fécondité. Car cet amour ne sera pas un monde clos il sera tout orienté, sans qu'ils sachent encore comment, vers le salut des hommes.

Quoi qu'il en soit du rite par lequel les Juifs, au temps de Jésus, contractaient mariage, Joseph et Marie, chacun pleinement libre et consentant, se donnèrent l'un à l'autre et pour toujours, fermement décidés à rester vierges dans le mariage. — C'est le consentement, en effet, qui fonde le mariage au dire de saint Thomas et de toute la théologie à sa suite. A condition de voir dans ce consentement « l'union indivisible des esprits » ou, selon une expression aujourd'hui préférée, le don des personnes, total, exclusif, définitif.

Cette dernière façon de dire a le mérite de bien souligner que, dans le mariage, l'homme et la femme engagent la totalité de leur être, âme et corps, d'où s'ensuit une totale appartenance réciproque.

Le couple de Nazareth :

Que l'amour tienne la place d'honneur dans le mariage de Joseph et de Marie, nul n'en saurait douter. Mais comme on se sent maladroit pour oser en parler Faudrait-il se contenter d'affirmer: ils s'aiment de l'amour le plus parfait qu'on puisse imaginer, comme aucun couple ne s'aimera jamais, et puis se taire — le silence étant le meilleur moyen de célébrer un tel amour? Oui, si l'on ne savait rien de leur amour. Mais est-ce bien prouvé? Sans paradoxe, on peut dire que leur amour nous est mieux connu que tout autre. Pour deux raisons. D'abord parce que, l'élan du cœur n'étant chez eux freiné par aucune pesanteur, nous sommes assurés, en prolongeant nos élans les plus purs, d'approcher un peu de leur mutuelle dilection. Et aussi parce qu'ils sont l'un et l'autre sous la mouvance de l'*agapè* (l'amour de charité), cet amour divin que Dieu communique à ses enfants. Or ce qu'on peut appeler la psychologie de l'*agapè* nous est bien connu grâce aux écrits du Nouveau Testament, et très spécialement ceux de saint Paul et de saint Jean.

Ainsi nous avons deux voies d'accès — l'amour humain et l'*agapè* — à cette réalité mystérieuse et étonnamment radieuse l'amour conjugal des deux êtres les plus parfaitement consacrés à Dieu. Avançons avec humilité, foi, révérence extrême.

Marie aime. - Depuis toujours, l'amour de Dieu avait pris possession du cœur de l'immaculée. Que l'on pense aux sentiments les plus purs et les plus véhéments des âmes juives les plus ferventes, à ceux des plus grands mystiques chrétiens, on sera encore bien loin de la qualité d'adoration, d'amour, de désir de Dieu qui flambent en cette âme exceptionnelle. Elle est toute à Dieu. Dieu est tout pour elle. Mais on se tromperait singulièrement en imaginant Marie accaparée par Dieu, aveugle à toute la création, indisponible à ceux qui l'entourent. Le Seigneur ne confisque pas les cœurs qui se consacrent à lui. Ce Dieu auquel elle est unie, qui vit en elle, lui communique son propre regard et son propre amour sur les êtres. Comme la création lui paraît belle ! Et comme elle sait rejoindre au fond de chaque être, si cachée qu'elle y soit, la pensée éternelle de Dieu sur lui Et comme elle l'aime, cette pensée divine!

Qu'on essaye donc d'imaginer l'émerveillement qui surgit en elle lorsque son regard se posa sur Joseph, ce jeune homme que Dieu avait comblé de sa grâce. Déjà, pour les êtres frustes et pécheurs, la naissance de l'amour est comme un printemps du cœur: les sources alors délivrées chantent; tous les bourgeons éclatent! Combien vif et joyeux dut être l'amour de Marie pour Joseph quand elle comprit qu'il lui était destiné, que Dieu lui en faisait don! Combien fervente, son action de grâces envers son Seigneur!

Un très parfait amour conjugal prend possession d'elle. Il est fait, à la fois, de don et d'accueil, il s'épanouit dans la joie sans cesse nouvelle du dialogue et de l'échange, il aspire à l'unité comme à sa plénitude.

Son amour pour Dieu ne rend pas plus indisponible le coeur de Marie que son amour pour Joseph ne la distrairait de son Dieu: cet élan qui l'emporte vers son époux, elle a conscience qu'il la fait communier à l'amour de Dieu. Saint Jean dira plus tard: « *Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu* » (1 Jn 4,7). Et, en effet, elle connaît Dieu, elle fait l'expérience que Dieu est amour en participant à l'élan d'amour que Dieu porte à Joseph et qui sourd au plus profond d'elle-même. Comprenant vitale de quel amour Dieu aime Joseph, elle entrevoit, par le fait même, de quel immense amour Dieu aime les hommes.

Marie est aimée. — Elle aime, mais en même temps elle est aimée. Elle s'ouvre, radieuse, à l'amour qui se révèle sur le visage, dans le regard et les paroles de Joseph, à cet amour qui vient à elle comme une réalité infiniment discrète et forte, comme l'offrande merveilleusement pure d'un être qui ne retient rien, qui se donne sans réserve aucune. Ainsi elle fait tout à la fois l'expérience de Dieu se donnant *par elle* à Joseph, et l'expérience de Dieu se donnant à *elle* par Joseph.

Ouvrant son coeur et ses bras à Joseph, c'est à Dieu qu'elle les ouvre: D'un même mouvement elle s'en remet et à Joseph et à Dieu.

Elle s'en remet à Joseph il sera sa force. Elle sera sa paix. Il prendra soin de sa virginité comme du trésor d'un prix infini qu'il lui faut faire fructifier. Elle prendra soin de sa sainteté, non moins que de son bonheur. Elle aspire de tout son être à coopérer à la perfection de celui qu'elle aime: c'est pourquoi elle se donne à lui tout entière, lui apportant toutes les richesses de la nature et de la grâce. En même temps, comme jamais épouse ne saura le faire, elle s'abandonne sans réticence à la joie d'être aimée. Et sa joie fait la joie de Joseph. Et leur joie commune fait la joie de Dieu.

Ils s'aiment. — Comme tout amour, le leur aspire au repos dans la communion des âmes, et s'y accomplit. Leur lien, leur lieu de rencontre, c'est Dieu lui-même. C'est en lui qu'ils sont un, c'est à lui qu'ils communient en communiant l'un à l'autre. S'ouvrir à lui ensemble, se donner ensemble, vivre de lui ensemble, se taire pour adorer ensemble: tel est le secret de ces veillées qu'au soir de ses journées laborieuses le charpentier de Nazareth passe auprès de sa jeune épouse.

Et quand on sait qu'ils ont vécu quelque trente ans dans la plus étroite intimité, on s'essaye, en vain d'ailleurs, à imaginer quelles cimes vertigineuses de sainteté ils ont gravies en s'entraînant, en s'entraînant.

En ce domaine de la sainteté, l'Immaculée était la première. Mais Joseph, loin d'être accablé par cette supériorité, s'émerveillait des « grandes choses » que Dieu opérait en elle. Chaque jour, elle entraînait plus avant dans l'intelligence du mystère de Jésus. Elle y entraînait avec elle l'époux que le Seigneur lui avait confié. Elle inaugurait auprès de lui son rôle de médiatrice. La joie de Joseph était grande de lui devoir toujours davantage. Alors qu'au plan de la direction du foyer il était, lui, le chef et le père, au plan de la grâce elle exerçait envers lui une maternité spirituelle à laquelle le coeur empressé et humble de Joseph se faisait tout accueil.

Va-t-on penser qu'un amour situé à une telle altitude est bien inhumain? Comme si l'« agapè » évacuait les sentiments humains Il n'est que de regarder Jésus Christ — sa tendresse envers les gamins de Palestine, sa douleur déchirante devant le tombeau de son ami Lazare, son infinie pitié en présence des foules affamées pour comprendre que l'« agapè » chez ses parents comme chez lui, loin de déshumaniser, fait éclore et s'épanouir jusqu'à la perfection toutes les possibilités du coeur.

Ceux qui oublient que Marie, lors de l'Annonciation et l'Incarnation, est unie à Joseph par un lien indissoluble, comprennent que Jésus est donné par Dieu à la virginité de Marie seule. En réalité c'est à leur mariage virginal qu'il est donné.

Jusqu'à la visite de l'Ange, ils se savaient mariés de par la volonté de Dieu mais leur amour était comme habité par une indéfinissable interrogation. Voici maintenant qu'ils tiennent la réponse. Ils apprennent à la fois la raison d'être de leur mariage et la raison d'être de leur virginité la naissance du Messie tant désirée.

Ce n'est pas seulement son sang que Marie va donner à leur enfant, ce n'est pas seulement des soins que tous deux vont lui prodiguer, mais d'abord leur être même, leur amour mis à son service.

Aimer, c'est se donner l'un à l'autre pour se donner ensemble. Ils ne se trompaient donc pas quand ils croyaient découvrir au coeur de leur amour une sourde douleur, une mystérieuse attente, faite à la fois de l'immémoriale espérance du Messie et de l'irrépressible appel de l'enfant qui retentit au fond de tout amour conjugal vrai. Maintenant qu'un enfant leur est donné à chérir et à élever, leur mariage a trouvé sa pleine raison d'être, le voici parvenu à son parfait accomplissement.

Si le peuple chrétien n'a pas toujours compris que Jésus est le fruit du mariage virginal de Joseph et de Marie, la théologie, depuis saint Augustin, elle, ne l'a pas mis en doute. Écoutons saint Thomas « On peut concevoir de deux manières qu'un enfant soit le fruit d'un mariage il peut, en effet, ou bien être engendré de

ce mariage, ou bien, en vertu de ce mariage, être reçu et élevé. L'Enfant-Dieu a été le fruit du mariage de Joseph et de Marie non dans le premier sens, mais dans le second. L'enfant issu de l'adultère ou l'enfant adopté par deux époux n'est pas le fruit de leur mariage, parce que, dans chacun de ces deux cas, le mariage n'a pas été contracté dans le but d'élever cet enfant. Mais le mariage de Marie et de Joseph, par disposition spéciale de Dieu, a été contracté dans le but de recevoir le divin enfant et de pourvoir à ses besoins. »

Il y recevra la tendresse et les soins d'un père et d'une mère que requiert l'harmonieux épanouissement d'une personnalité d'homme. En se penchant ensemble sur leur enfant, en l'aimant d'un seul cœur et d'une seule âme, Joseph et Marie font la découverte de la paternité de Dieu. Ce torrent qui les traverse et qui les incline vers ce tout-petit, ce n'est pas en eux qu'il prend sa source, ils le comprennent bien c'est l'amour même du Père pour son Fils. Ils font l'expérience de cet amour, ils y sont associés à travers eux, il s'épanche en celui que le Père aime de toute éternité. Ils sont initiés par le Père à aimer leur fils de l'amour même du Père telle est la réalité bouleversante qui dilate leurs cœurs.

Cette expérience de l'amour du Père pour son Fils est pour Joseph et Marie à la fois commune et diverse. Joseph découvre dans son cœur le besoin impérieux de protéger son enfant, de subvenir à ses nécessités, de l'aider dans sa croissance. Il lui enseigne les préceptes de la Loi, l'initie à son métier, l'introduit dans la société des hommes. Cette mission paternelle lui fait entrevoir quelque chose de l'amour paternel de Dieu: amour créateur, don éternellement jaillissant, protection jalouse, providence infaillible. Comme Yahvé pour son peuple, Joseph se veut, pour son fils, rocher, pasteur. « Et voici que je suis père avec vous » murmure-t-il à Dieu dans sa prière.

Quant à Marie, sa toute jeune tendresse maternelle projette une lumière neuve sur ces textes de l'Écriture qu'elle goûte entre tous « Comme un enfant que sa mère console, moi aussi je vous consolerais, et votre cœur se réjouira » (Is 66, 13-14). « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit, cesse-t-elle de chérir le fils de ses entrailles ? Même s'il s'en trouvait une pour l'oublier, moi je ne t'oublierai jamais ! » (Is 49, 15). Ainsi elle ne se trompe pas en pensant que Dieu est aussi « mère ». Elle le soupçonnait autrefois. Elle sait d'expérience, maintenant, qu'un amour maternel, qui ne vient pas d'elle mais qui pénètre et transcende le sien, s'épanche en Jésus, son fils.

HUGUES DE SAINT-VICTOR (1100-1141)

Par quel lien sont unis ceux qui contractent mariage? Par un lien charnel, dira celui qui ne voit que la chair... Mais n'est-ce pas plus grand, si les deux ne font qu'un par l'esprit, et non seulement par la chair? C'est ce pacte qui unit ceux qui s'astreignent, par une promesse volontaire, à s'aimer d'une sincère dilection, à s'aider en toute sollicitude, à compatir de tout leur cœur, à se donner toute consolation, à se dévouer en toute fidélité l'un à l'autre. Ce que l'un veut pour soi, il le veut pour l'autre il ne fait qu'un avec lui dans la bonne fortune comme dans l'adversité; les deux ne font qu'un être inséparable dans la tribulation et la patience. Enfin, pour les nécessités du corps, chacun soigne l'autre comme sa propre chair, et pour l'amour du cœur, il garde autant qu'il peut l'âme de l'autre dans la paix et la sérénité, comme sa propre âme. C'est ainsi que, dans la paix et les échanges incessants, chacun en vivant non pour soi mais pour l'autre vit en lui-même plus heureux et plus fortuné. Tels sont les biens et la félicité du mariage de ceux qui s'aiment chastement, et que ne peuvent connaître ceux qui ne cherchent dans le mariage que les douceurs de la chair.

DOM UBERTIN DE CASALE (1259-1329)

Dans tout mariage, l'union des cœurs s'établit à ce point que l'époux et l'épouse sont appelés une même personne. Aussi à la Vierge son épouse, Joseph ne peut pas ne pas ressembler comment l'Esprit Saint aurait-il uni d'une union aussi étroite à l'âme d'une Vierge telle que Marie une autre âme, si celle-ci n'eût pas eu avec elle une grande similitude par la pratique des vertus ? Ce saint Joseph fut donc l'homme le plus pur en virginité, le plus profond en humilité, le plus ardent en amour, le plus élevé en contemplation.

Et parce que la Vierge savait que le Saint Esprit lui avait donné Joseph comme époux pour être le fidèle gardien de sa virginité et pour partager avec elle sort amour de charité, ainsi que son attentive sollicitude envers son Divin Enfant, Fils de Dieu, oui, je le crois, Marie aimait sincèrement Joseph.

Si la mère de Dieu, dans sa grande charité, prie pour les pécheurs, les bourreaux de son Fils, à combien plus forte raison n'a-t-elle pas dû solliciter les grâces du ciel pour son époux très dévoué et très aimant? Puisque les biens de l'épouse sont ceux de l'époux, la bienheureuse Vierge a communiqué à Joseph, des trésors de son cœur, tout ce qu'il pouvait recevoir.

J'ose dire que Marie aime Joseph plus que toute autre créature. Son amour pour Joseph venait tout de suite après celui qu'elle portait à Jésus, le fruit béni de son sein.

Leur histoire d'amour :

□ Fiançailles :

Les fiançailles de Marie et Joseph posent la question de leur virginité. Comment Dieu ose-t-il imposer la virginité à un couple ? On dit, et avec raison, que 'Dieu fait désirer ce qu'il veut donner' ; on peut donc inverser la proposition pour mieux comprendre la situation du couple de Nazareth : 'Dieu a donné ce qu'il avait fait désirer'... La tradition va dans ce sens, d'un désir commun de consécration à Dieu. Ceux qui doutent que cela puissent exister et pensent que tout cela n'est que littérature se référeront avec fruit au couple Martin (Louis et Zélie, parents de Ste Thérèse de Lisieux) : l'un et l'autre s'étaient mariés, bien décidés à vivre comme frère et sœur, mais néanmoins décider à vivre ensemble toutes leurs journées et à se prêter mutuelle assistance. Ce n'est que sur injonction de leur curé qu'ils présentèrent à baptiser... neuf enfants !

Marie, en tout cas, est certainement la « mise à part », la consacrée, de toute éternité (ou au moins depuis la chute originelle) dans les pensées de Dieu : elle fut préservée du péché originel pour être la Mère de Dieu. Si elle est consacrée dans la pensée de Dieu, c'est bien là ce qu'elle est en toute vérité, par excellence. Consacrée à Dieu, elle répond à l'Ange qu'elle ne « connaît » pas d'homme, alors qu'elle est fiancée, c'est-à-dire qu'elle n'a pas et n'entrevoit pas de commerce charnel avec un homme : telle est la signification du mot « connaître » dans la Bible. Quand Abraham reçut l'étrange promesse d'avoir un fils en sa vieillesse, il n'a pas répondu qu'il ne connaissait pas de femme féconde ; il ne demanda pas plus comment cela se ferait : il entrevoit bien un moyen (Agar sa servante pour commencer, Sara sa femme ensuite). Marie, elle, dit ne pas connaître d'homme, parce qu'elle n'entrevoit pas de « connaître » Joseph charnellement. Elle dit « je ne connais pas d'homme », comme on dirait « je ne fume pas » : c'est un présent d'état. Elle montre par là son « vœu » de virginité.

Il faut donc garder à l'esprit qu'aussi bien Marie que Joseph étaient des personnes profondément religieuses, consacrées à Dieu. Leur future existence ne fut pas pour leur déplaire ! Leur amour doit donc à la fois être tenu pour vrai et authentique, et néanmoins être entrevu dans le cadre plus large d'une consécration de tout son être à Dieu. A un degré moindre, le couple Scott en est une image.

C'est entre ces deux êtres que va naître l'amour humain, le plus grand amour qui soit jamais éclos sur cette terre. Mais il n'aura pas la même source, le même mouvement que chez les autres hommes. Normalement, on va de l'amour humain à l'amour de Dieu ici l'ordre est inverse c'est Dieu, premier connu c'est Dieu qui éveille en chacun l'amour de l'autre. L'élan qui porte Marie vers Joseph, Joseph vers Marie, n'est donc pas différent de celui qui les porte à Dieu. Tous ceux qui ont connu l'éblouissement d'un jeune amour dans un climat de grâce pressentent quelque chose de ce mystère, mais il n'a été connu dans sa plénitude que par Joseph et Marie.

Il ose, le premier, lui parler mariage. Elle lui confie qu'elle s'est vouée au Seigneur et qu'elle entend demeurer vierge. S'ensuit très vraisemblablement pour l'un et pour l'autre un temps de méditation et de prière. Joseph comprend qu'il doit lui aussi rester vierge, et que c'est la plus belle preuve d'amour qu'il donnera à Marie. Marie, de son côté, songe à ce mariage et au don d'elle-même qu'il comporte. Elle ne veut pas qu'il soit seulement le paravent social de sa virginité. Ne faisant jamais rien à moitié ni pour l'apparence, elle le conçoit bien comme un mariage véritable, où sa vocation virginale trouvera son épanouissement ; alors, oui, elle sera vraiment l'épouse de Joseph, lui donnant tout et l'accueillant tout entier. Et elle prononce ce « oui », et c'est pour l'un et pour l'autre un bonheur sans bornes, la joie submergeant d'aimer et d'être aimé, la joie d'être désormais ensemble pour aimer Dieu et se donner à lui.

Il semble évident que Marie et Joseph se parlaient beaucoup, avec facilité et naturel, sans faux-semblant et en toute transparence, n'ayant pas peur d'être soi sous le regard de l'autre. Ils durent aussi partager ce qui faisait le centre de leur vie : Dieu. Leur expérience de Dieu, leur amour de Dieu, n'était pas un sujet tabou entre eux.

Leur amour mutuel les rapprochait de Dieu, car « quiconque aime connaît Dieu » (1Jn4,7), c'est-à-dire fait l'expérience intime de Dieu. L'amour de Dieu leur donnait de s'aimer mutuellement, non seulement de se supporter, mais aussi et surtout d'avoir un amour prévenant, d'anticiper les désirs de l'autre, d'être inventif dans les petites attentions.

A partir de cette heure, ils sont officiellement « fiancés ». Mais les fiançailles d'alors avaient un autre sens que celles d'aujourd'hui. Elles étaient un engagement formel, un mariage auquel ne manquait que la cohabitation: la fiancée ne pouvait être renvoyée que par une lettre de divorce; si son fiancé mourait, elle était considérée comme veuve l'enfant conçu pendant les fiançailles était réputé légitime ; si elle se rendait coupable d'adultère, elle encourait la peine de la lapidation au même titre qu'une épouse. Tous ces effets sociaux et juridiques montrent bien qu'une fiancée était déjà, moralement, légalement, en communion et en dépendance d'un époux.

Une femme vivait forcément sous tutelle : celle de son père, ou celle de son mari. Les fiançailles juives donnaient tous les droits et les devoirs du mariage, excepté la cohabitation ; quand celle-ci devenait effective (et donc le devoir de l'époux de subvenir aux besoins de l'épouse), on déclarait et célébrait le mariage. Cohabiter, c'était décider de consommer le mariage ; consommer le mariage, c'était entamer la cohabitation.

□ Annonciation :

Marie est donc dans sa maison, comme tous les jours. Comme tous les jours, elle range, elle nettoie, elle cuisine. Inutile d'imaginer « Marie à son Livre d'Heures ». Elle s'occupe, mais son cœur est libre d'aller vers ce qu'elle aime. Et ce qu'elle aime, c'est d'abord la conversation avec Dieu pour la nourrir, il lui suffit de se rappeler les grands textes de la Bible qu'elle connaît bien, les psaumes qui chantent dans sa mémoire et sur ses lèvres, les prophéties qui, de siècle en siècle, ont annoncé le Messie à venir et qui bercent Israël d'un immense espoir, que certains prennent pour un rêve. Mais elle, qui y croit passionnément, mystiquement, voudrait être pour quelque chose dans la venue du Sauveur. Comment? Elle n'en sait rien. Les vues de Dieu sont insondables. Et il suffit d'être disponible quand il parle.

Ce qu'elle aime, c'est donc Dieu avant tout. Mais elle aime aussi ce jeune homme beau et viril, Joseph, qui s'est déjà engagé envers elle, et envers qui elle s'est engagée. Comment ne pas penser à lui en même temps qu'à Dieu, puisque leur prochain mariage est voulu de Dieu ? A l'instant où l'Ange se manifeste, Marie a le cœur rempli de Dieu, mais aussi tout donné à Joseph.

Cette fois, plus de doute. C'est bien sur elle que déferle l'énorme vague de l'espérance messianique, venue du fond de l'histoire humaine. Le règne de Yahvé au milieu de son peuple, la venue du Messie, fils de David — ces deux grandes promesses qui rythmaient l'Ancien Testament et qui avaient été l'âme de sa propre prière — c'est par elle, Marie, qu'ils s'accompliront.

Maïs pour s'engager plus lucidement dans le plan de Dieu, pour mettre son intelligence de pair avec le consentement profond de sa volonté, elle pose une question « *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?* » (1, 34).

Il ne s'agit pas d'une objection, d'une demi-incrédulité, comme celle de Zacharie (1, 20) sinon elle ne recevrait pas une réponse favorable de l'Ange et, plus tard, Elisabeth ne la bénirait pas pour avoir « *cru en l'accomplissement de ce qui lui [avait] été dit* » (1, 45). Marie est tout élan vers Dieu et ne saurait rien refuser, ni rien mettre en doute. Sa question signifie: « Si je dois être mère, comment garderai-je ma virginité » Car cette virginité n'est pas seulement, dans sa pensée, un état de fait provisoire, mais une volonté définitive. Entre cette virginité et la mission qui lui est proposée, elle ne voit pas la compatibilité. Et elle veut la voir, pour entrer totalement dans le dessein de Dieu.

En même temps, « l'homme » qu'elle évoque eu cet instant n'est pas simplement l'homme eu général, c'est cet homme tendrement aimé, Joseph, dont son cœur de femme

est rempli. L'homme « qu'elle-ne-connaît-pas », au sens biblique et physique du mot, mais qui est pourtant celui auquel elle a noué son destin et à qui elle pense sans cesse, ne sera-t-il pour rien dans ce mystère? A l'arrière-Plan de l'interrogation de Marie, se profile son amour pour Joseph.

L'Ange ne répond qu'à la question directement posée: « L'Esprit Saint viendra sur toi et l'ombre de la puissance du Très-Haut te couvrira; aussi t'entant à naître qui sera saint, sera-t-il tenu pour le Fils de Dieu » (1, 35) C'est à Joseph qu'un peu plus tard il apportera la réponse complémentaire.

L'Ange est parti. Marie est toujours là, dans sa maison, la même que tout à l'heure en apparence. Pourtant, c'est une autre Marie. Elle médite le message, et peu à peu il l'envahit et la transfigure. Comme toutes les femmes d'Israël, elle aura un enfant et se retrouvera ainsi sur la grand-route de la bénédiction divine traditionnelle. Mais son enfant ne ressemblera à aucun autre ; elle-même ne ressemblera à aucune autre mère. Et du coup, tout s'éclaire et se coordonne. Dieu lui avait inspiré de rester vierge Dieu lui demande aujourd'hui d'avoir un enfant ; Dieu ne se contredit pas, mais il (allait qu'en choisissant la virginité, elle renonçât à être mère pour pouvoir le devenir aujourd'hui. Elle découvre qu'on ne possède jamais (mais alors au centuple) que ce qu'on donne. Parce qu'elle a renoncé délibérément aux joies pures et fortes de la maternité, elle les retrouvera et les éprouvera comme jamais aucune mère ne les a connues.

Et son enfant sera le Messie. A sa joie de mère, s'ajoute celle de donner un Sauveur au monde. L'attente séculaire d'Israël, l'attente millénaire des hommes, a enfin trouvé sa réponse. Et Marie la Servante est la dépositaire de cet espoir comblé. Pour l'instant, dans la maison de Nazareth, sa joie surpasse toute expression et Marie s'abîme dans un silence adorant.

□ Visitation :

Un signe fut donné à Marie, pour la rassurer, lui donner une confirmation extérieure de la Réalité intérieure en elle, que sa foi et son fiat ont permise : la grossesse d'Elisabeth, la vieille stérile. Elle se rend donc en hâte près de Jérusalem, à 100 Km de Nazareth. Le « signe » qu'est Elisabeth offrira à Marie une deuxième confirmation : remplie de l'Esprit Saint, poussé par le Précurseur, elle appelle Marie « la Mère du Seigneur ». Marie est comme confortée dans sa mission, dans son identité. *« Du coup, tout est changé. La simple visite de politesse et d'amitié prend une autre signification : elle devient la rencontre du Messie et de son Précurseur. Marie le comprend, et laisse son âme s'exprimer longuement : c'est le Magnificat. »*

Elle reste chez sa cousine pour l'aider, jusqu'au terme de la grossesse de celle-ci. Trois mois. Trois mois durant lesquels elle n'est plus auprès de Joseph. Elle a dû lui expliquer brièvement son départ, lui dire que sa cousine était enceinte dans sa vieillesse, ou du moins avait besoin d'elle, mais elle n'a pas dû révéler ce qui la concernait. Et Joseph l'a laissé faire sans poser de question ; peut-être même l'a-t-il aidé à boucler ses bagages. Cette « visite » dure trois mois. Les fiancés sont séparés. Ils apprennent « *l'étrange amour d'absence* ». Ils doivent apprendre à se faire confiance, à penser à l'autre sans le voir, sans lui parler, sans lui écrire ; peut-être fait-on porter deux ou trois nouvelles par un voyageur... Loin des yeux, mais toujours bien ancré au cœur. C'est un sacrifice de quitter son fiancé parce que Dieu a donné un signe qui se trouve à trois jours de marche. C'est un sacrifice de rester loin de lui durant trois mois parce qu'Elisabeth a besoin d'une servante, elle qui n'a plus l'âge de porter un enfant... et qui n'en a pas même l'expérience... C'est un sacrifice de se priver du rayon de soleil quotidien de sa dulcinée, durant trois mois, du jour au lendemain, sans préavis. Aimer l'autre, c'est vouloir son bien. Cela s'apprend parfois douloureusement. Aimer l'autre, c'est l'aimer pour lui-même et non pour soi ; et cela a un prix. « Aimer, ce n'est pas tant se regarder l'un l'autre, mais c'est regarder ensemble dans la même direction » (St Exupéry) ; combien cela devient vrai quand on ne peut plus même regarder l'autre. L'autre demeure présent, mais juste au cœur. C'est peu, mais c'est bien l'essentiel : avoir l'autre dans son cœur. Penser à l'autre, savoir que l'autre ne m'oublie pas. Oh ! on ne pense pas à l'autre en permanence, mais notre esprit y revient sans cesse ; on continue de lui parler, de lui poser des questions qu'il n'entend pas mais dont il reste le destinataire.

Du coup, tout est changé. La simple visite de politesse et d'amitié prend une autre signification elle devient la rencontre du Messie et de son Précurseur. Marie le comprend, et laisse son âme s'exprimer longuement : c'est le Magnificat.

Ayant dit tout ce qu'elle avait à dire, Marie se tait, redevient servante, se donne aux humbles tâches de la maison. Mais tandis que ses mains s'affairent, son esprit repart vers Nazareth, vers Joseph son mari, qui pense à elle autant qu'elle pense à lui.

Loin l'un de l'autre, ils découvrent mie sorte de présence sans présence. L'autre n'est pas là, et pourtant il est là, par une sorte d'habitation intime, comme celle de la grâce et parce qu'elle est une grâce. « Beata, éteins cette lumière qui ne me permet de voir que ton visage (Clausel). La séparation a éteint la lumière des regards qui se contemplent mais elle fait mieux voir ce visage intérieur où s'exprime le meilleur d'eux-mêmes : la douceur tendre, la passion des choses de Dieu en Marie, l'autorité calme, la prudence, la « justice » en Joseph.

On peut penser qu'ils s'écrivaient aussi, ou du moins se transmettaient des nouvelles. Sans doute la poste impériale, supérieurement organisée, était-elle réservée aux personnalités importantes sans doute aussi les « porteurs de lettres » se faisaient-ils payer trop cher pour le maigre budget de Marie et de Joseph mais on circulait beaucoup d'une contrée à l'autre les amis, les marchands ambulants, les fonctionnaires, les mendiants, faisaient constamment la navette entre Nazareth et Jérusalem, entre Jérusalem et la bourgade d'Elisabeth ; et Joseph, par son métier, était connu de tout le monde. Aussi pouvaient-ils se donner l'un à l'autre des nouvelles; elles étaient nécessairement brèves et neutres: comment confier à des étrangers le langage de leur intimité? Mais quand chacun d'eux recevait le message de l'autre, il avait cette intuition des coeurs aimants qui discerne, sous tes mots les plus simples, le sentiment profond et indicible. Marie et Joseph n'étaient pas moins attentifs aux signes de leur amour qu'aux signes de Dieu.

Combien grande fut leur joie de se retrouver après ces quelques semaines!

□ Rencontre au retour à Nazareth :

Au retour de chez Elisabeth, Marie est enceinte... de trois mois. Cela commence à se voir. Et Joseph qui n'a d'yeux que pour elle, aura tôt fait de remarquer un début de rondeur. On imagine bien son désarroi : celui de penser qu'il y a un autre homme dans la vie de Marie, de s'être peut-être trompé sur les qualités de celle-ci, de détester l'humanité entière qui ne vaut certes pas mieux, de voir son idéal chanceler. Marie ne peut rien dire, rien répondre. Il n'est pas même sûr qu'il l'interroge : ils se devinent à mi-mots, alors à quoi bon parler ? Elle aura croisé son regard, peut-être même l'aura-t-elle soutenu... Le silence qui les réunissait, maintenant les sépare. Saint Joseph, l'homme discret, se mure dans le silence, mais ce n'est plus le même silence : ce nouveau venu est peuplé de questions, de trouble, d'agitation. Marie le laisse « faire l'ours », et prie Dieu d'apaiser Joseph, de ne pas le laisser sombrer, de ne pas le laisser s'emmurer vivant.

Une alternative cruelle s'impose à lui. Ou bien, il reste avec Marie alors il va usurper le titre de père, (...) en laissant croire que l'enfant est le sien. Ou bien il renonce à Marie, et il s'éloigne, en prenant toute précaution pour que Marie ne subisse aucun affront public. Mais s'écarter ainsi, c'est sacrifier son mariage c'est donc rompre avec celle qui lui avait tout donné, et à qui il avait tout donné c'est quitter cette créature parfaite, auprès de qui l'amour, la vie n'étaient que joie et lumière c'est abandonner le projet de vivre ensemble pour Dieu. Comment Joseph n'en serait-il pas torture?

Près de lui, Marie se tait. Elle sait qu'il souffre, et pourquoi il souffre. Mais elle n'a pas de réponse à lui donner. Elle ne peut que se tourner avec lui vers le Seigneur. Eux qui n'avaient partagé jusqu'ici que l'espérance et le bonheur, voilà qu'ils découvrent une communion amère, celle de l'incertitude et du déchirement. Ils ne sont pas moins unis, mais d'une manière toute différente.

Elle sait même, ou du moins elle devine (elle devine tout en celui qu'elle aime) que Joseph songe à se séparer d'elle. Elle l'accepte d'avance, si telle est la volonté de Dieu mais elle ne peut pas ne pas en souffrir, et d'une double douleur : celle d'être séparée elle-même de lui, celle de le voir partir seul dans la vie, sans compagne, sans mission, tandis qu'elle, elle, a trouvé sa voie.

Dieu envoie alors un songe à Joseph. L'annonce commence solennellement: « Joseph, fils de David. » Mais ce n'est pas seulement pour rappeler au charpentier qu'il est de race royale, c'est pour indiquer ta raison nième de sa présence auprès de Marie et de l'Enfant comme le noteront Matthieu et Luc dans leurs généalogies, Jésus se rattache à la lignée de David par Joseph, et devient donc par lui l'héritier direct des grandes promesses messianiques.

« Ne crains point » : la joie est retrouvée. Gabriel avait ainsi rassuré Zacharie (Lc 1, 13) et Marie (1, 30) ; par ce seul nif, il enlève le poids qui écrasait Joseph.

« Prends chez toi Marie, ton épouse » : la réponse est exactement celle qui correspond à la question obsédante que se posait Joseph: que deviendra notre mariage? Oui, ce mariage fait bien partie du plan de Dieu, et il sera en même temps un vrai mariage humain, une intimité quotidienne.

« Car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint » : (...) cette grande lumière éclaire tout, et c'est elle qui révèle à la fois la vraie maternité de Marie et la vraie paternité de Joseph.

« Elle enfantera un fils » : Marie sera donc une mère comme toutes les mères de la terre.

« Et c'est toi qui lui donneras le nom de Jésus » le droit de Joseph sur Jésus est fortement affirmé. Et comme le nom de Jésus est prophétique de sa mission (« Dieu sauve »), c'est donc Joseph qui, en quelque sorte, consacrera légalement et socialement la mission du Fils de Dieu.

Dès lors la joie peut éclater, l'amour refluer entre Marie et Joseph. C'est un nouveau départ de leur mariage. La première annonce avait, non seulement confirmé la virginité de Marie, mais révélé qu'elle était la condition nécessaire de sa maternité. La seconde annonce, non seulement maintient leur mariage, mais lui donne une promotion extraordinaire. Jusqu'alors, certes, leur don mutuel était au service de Dieu. Mais quel était ce service ? La prière et la contemplation ? Une action dans le peuple de Dieu ? Leur union semblait en tout cas privée de son fruit naturel, l'enfant, puisqu'elle devait rester virginale. Il y avait donc de l'incertitude dans l'orientation de leur vocation. Cette fois, tout est clair. La puissance divine donne à ce mariage la dimension qui lui manquait : celle de la fécondité, et avec une excellence inouïe, puisque leur enfant vient de Dieu et qu'il sera le Sauveur du monde. Et cette fécondité accomplit à la fois leur don à Dieu et leur mission dans le peuple de Dieu.

Du même coup. Joseph comprend, et Marie avec lui, que l'Enfant n'est pas confié à Marie seule, mais à leur mariage, à leur amour. Joseph n'est pas dépouillé de son titre d'époux celui-ci rentre dans le plan divin, comme y rentrait la virginité de Marie. Il sera le père terrestre de Jésus, aussi réellement qu'il est l'époux de Marie. Et c'est pourquoi il doit « prendre avec lui Marie, son épouse ».

□ Noces :

Le rite essentiel du cérémonial était l'entrée dans la maison de l'époux : « Prends chez toi Marie, ton épouse », avait dit l'Ange. Désormais, ils vivront dans la même maison, ils ne se quitteront plus, ils prépareront ensemble le foyer où l'enfant sera choyé, soigné, élevé. La joie de tous les jeunes mariés qui entrent pour la première fois « chez eux » est celle de Marie et de Joseph ; mais pour eux, combien plus respectueuse et plus religieuse ! Joseph recevant Marie chez lui, au bruit des chants d'amour et des tambourins de la foute, devait penser à son ancêtre David, quand celui-ci fit entrer l'Arche d'Alliance à Jérusalem, au milieu des chants, des danses et des sacrifices, et qu'il dansa lui-même « de toutes ses forces » (2 Sam, 6, 1-23) comme lui, il éprouvait, au milieu de sa joie, une sorte de crainte sacrée : « Comment l'Arche de Yahvé entrerait-elle chez moi ? » (6, 9). Car Marie était vraiment l'Arche sainte, portant en elle toute la Majesté et toute la Tendresse du Dieu vivant Grâce à elle, ce petit « royaume » de la maison, évoqué par le cérémonial traditionnel, serait vraiment le « Royaume de Dieu » sur la terre. Et elle en serait la Reine. Le cœur de Joseph devait égrener des appellations à la fois tendres et vénérables, semblables à celles qui viendront plus tard sur les lèvres de l'Eglise : « Maison d'or, Tour de David, Arche d'Alliance, Reine des Patriarches, Reine des Prophètes, Reine des Anges, Reine des Vierges... »

Oui, vraiment, la joie de Joseph et de Marie, le jour de leur mariage, était d'une tout autre nature que celle des parents, des amis, du village, qui les entouraient de leur liesse délirante. Elle était même très différente de la joie de leurs premières rencontres et de leurs fiançailles, car entre temps l'Ange leur avait révélé pourquoi et pour Oui ils se mariaient. Elle reprenait en profondeur celle qu'ils avaient toujours connue, et qui était l'âme de leur âme : la joie de se donner sans condition à l'unique Epoux.

□ Recensement au bout de six mois :

La vie se poursuivait, contemplative et active, dans la maison de Nazareth. Le terme approchait, et tout laissait prévoir que l'enfant serait reçu au milieu des humbles et douces choses préparées pour lui, qu'il jetterait ses premiers regards sur les murs de cette maison dont l'amour de ses parents avait fait un foyer.

Et brusquement, ce fut l'inattendu, le coup du sort. « *En ces jours-là parut un édit de César Auguste, ordonnant le recensement de toute la terre* » (Lc 2, 1). On l'apprit sans doute dans le village par le crieur public, sonnant de la corne ou de la trompette sur la place et aux carrefours des ruelles. Personne n'échappait à cette opération administrative, qui ne semble pas avoir été prévue (sinon Joseph aurait pris ses dispositions auparavant) ni pouvoir être retardée (sinon Joseph eût attendu après la naissance de Jésus). Il faut partir, sur-le-champ et dans l'état où se trouve Marie.

Le poing de fer de la loi s'abat une fois encore sur l'histoire divine. Ce ne sera la dernière, ni pour Jésus, ni pour son Eglise. Joseph et Marie ne se révoltent pas, ne trichent pas, ne cherchent pas d'échappatoire. Ils rendent à César ce qui est à César. Mais ne voient-ils pas plus loin ? Ils n'obéissent à

l'ordre de César que parce que César, sans le savoir, obéit à l'ordre de Dieu. Ce grand branle-bas du recensement, que le pouvoir politique croyait décider, était en réalité voulu par Dieu pour que son Fils naquît à Bethléem c'est ainsi que le comprennent Joseph et Marie, et pourquoi ils s'y soumettent, sans passivité, mais avec foi. En obéissant à la loi, ils obéissent au Père.

Et ils obéissent tous les deux. Marie était-elle obligée de se faire recenser? Ce n'est pas certain. Mais elle ne veut pas quitter Joseph. Après avoir espéré si longtemps ensemble, pouvaient-ils être séparés à la venue de l'enfant? C'est à deux qu'ils vont prendre la route.

L'un et l'autre préparent donc leur modeste bagage : Joseph a dû louer un âne, comme pour le départ de Marie chez Elisabeth; car il n'était pas question de mobiliser un char ou une litière, plus confortables mais hors de leurs moyens. L'âne sera chargé d'une besace à deux sacoches; Joseph remplit l'un des côtés avec des couvertures, quelques ustensiles, les outils qui lui seront utiles soit pour aménager le local soit pour travailler si l'occasion s'en présente ; Marie, elle, serre précieusement de l'autre côté tout le nécessaire pour la naissance et les premiers soins. Il faut choisir, le cœur un peu serré, et se borner à l'indispensable mais après tout, le voyage sera court, et l'on reviendra vite dans la chère maison où tout est prêt pour l'enfant. Un dernier regard sur les choses bien rangées, un « au revoir » aux voisins, et les voilà partis.

Cette route qu'ils suivent, ils la connaissent bien. A toutes les grandes fêtes, ils la prennent pour monter à Jérusalem et au Temple, dans la grande liesse des pèlerins qui scandent leur marche en chantant les « psaumes des montées »: « *O ma joie quand on m'a dit: allons à la maison de Yahvé* » (Ps 122). Mais cette fois, comme tout est différent ! Ils ne vont pas à Jérusalem, ils traverseront seulement la Cité Sainte ils ne sont pas en pèlerinage, ils sont convoqués par un décret impérial; ils ne participeront pas à une grande joie collective, ils ont le souci d'un enfantement proche, dans des conditions pénibles. N'en concluons pas cependant que Joseph et Marie sont inquiets ou tourmentés. Non, ils sont baignés dans la joie radieuse de la venue de l'enfant. Et l'épreuve partagée resserre leur amour. Marie se sait protégée par Joseph; elle lui en témoigne une tendre reconnaissance lui-même prend cette protection à cœur, et une grande force monte en lui pour faire face aux difficultés ; ils se sentent vaillants parce qu'ils sont deux pour surmonter l'épreuve. Et tous deux accueillent cette épreuve comme une marque mystérieuse, mais certaine, de l'amour du Père: il veut ainsi fortifier leur union, les rendre dignes de la mission qu'il leur a confiée. N'en est-il pas de même dans tous les foyers qui sont vraiment en prise avec la vie? La facilité n'est pas une bonne éducatrice de l'amour ; il faut des obstacles à vaincre.

Le but est proche. Ils ont traversé Jérusalem, mais sans y prêter attention. Le spectacle féérique de la Cité et du Temple qui fait battre le cœur de tout fils d'Israël les a laissés quasi-indifférents, car pour eux ce n'est plus Jérusalem, c'est Bethléem qui devient le lieu le plus sacré de la terre. Jusqu'alors, il n'était pour Joseph que le lieu d'origine de sa famille, où lui-même n'était probablement pas né et où il n'avait pas vécu voici que rien n'existe plus en dehors de lui. « *Et toi, Bethléem, Ephrata, le moindre des clans de Juda, c'est de toi que naîtra celui qui doit régner sur Israël* », avait prophétisé Michée (5, 1), et les docteurs du Sanhédrin s'en souviendront pour orienter les Mages (Mt 2, 5) mais cette prophétie n'avait pas eu d'écho dans la croyance messianique du Peuple de Dieu. Il faut la réalité, il faut ce voyage forcé et improvisé pour que Joseph et Marie s'en souviennent, et que le nom de Bethléem dépasse en grandeur celui de la Ville Sainte. C'est dans ce petit village, à deux heures de marche encore, que leur espoir s'installe, que leur prière prépare la venue du Sauveur.

Cet espoir, cette prière, seront d'ailleurs les seuls préparatifs de la Nativité. Ils arrivent dans Bethléem, recrus de fatigue; ils ne connaissent apparemment personne qui puisse les recevoir Joseph s'arrête donc devant l'hôtellerie, le khan, sorte de caravansérail : un quadrilatère à ciel ouvert où s'entassaient les bêtes, entouré d'un auvent de bois abritant les humains. Mais il n'y avait « *pas de place pour eux dans l'hôtellerie* » (Lc 2, 7). Sans doute, le recensement avait-il attiré beaucoup de monde ; mais c'est *pour eux* qu'il n'y a pas de place; plus riches, on aurait trouvé à les loger. L'état de Marie n'inspirait pas de pitié, au contraire: les hôteliers n'aiment chez eux ni les naissances ni les morts. Quelles que soient les bonnes raisons (il y a toujours de bonnes raisons), " *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu*" (Jn 1, 11).

Joseph et Marie repartent. L'intention de Dieu est encore plus incompréhensible qu'ils ne pensaient. Veut-il donc que l'enfant naisse dans un dénuement total? Ils s'abandonnent, certes, à cette volonté qui les

dirige, mais une sorte de grande violence d'amour les saisit pour ce tout-petit qui n'aura rien de ce qu'ont les autres - rien, sinon l'amour de son père et de sa mère. Cet amour doit remplacer tout, suffire à tout.

Quelqu'un a indiqué, non loin de là, une grotte creusée au flanc d'un rocher; elle servait ou avait servi d'étable, et pouvait abriter les vagabonds. Joseph rassemble la paille pour que Marie puisse s'y étendre; Marie descend avec peine de sa monture poussiéreuse, aidée par Joseph elle se laisse glisser à terre ; l'homme regarde autour de lui: où mettra-t-on l'enfant pour qu'il soit à l'abri du froid? Là, cette mangeoire à mi-hauteur pour le bétail, moitié taillée dans le roc, moitié façonnée en argile... Une brassée de la paille la plus douce, les linges précautionneusement sortis des bagages, font un semblant de berceau.

Maison de Nazareth, maison si amoureusement préparée, comme tu es loin Mais puisque le Père l'a voulu ainsi, qu'il soit fait comme il veut. Il ne reste plus qu'à attendre...

□ Nativité :

C'est par des gestes précis et doux, quasi-rituels, que l'enfant est accueilli il est baigné et frotté de sel (aujourd'hui encore, les paysannes de Palestine disent que cela affermit la peau), il est enveloppé des langes préparés, il est posé un instant sur les genoux de Joseph en signe de légitimité et de reconnaissance (et Joseph a dû alors tressaillir, de quelle émotion t), il est enfoui bien au chaud dans la paille. Saint Luc précise que Marie accomplit elle-même tous ces gestes n'ayant pas souffert de la naissance virginale, elle consacre ses forces, son attention, à préserver son enfant de tout contact rude, de toute froidure mordante, Ces gestes qu'elle n'a jamais faits, mais qu'elle a vu faire par d'autres, et auxquels elle pense depuis des mois, lui viennent presque instinctivement et ce qu'ils pourraient avoir d'encore un peu inexpérimenté est compensé par un surcroît de précaution et de sollicitude.

Maintenant l'enfant repose et dort. Marie et Joseph le regardent, avec des yeux de père et de mère à la fois comme tout jeune couple regarde son premier enfant, et bien autrement.

Comme tous les parents, ils sont ravis par la beauté du tout-petit. Cette beauté n'est pas seulement la fraîcheur d'un jeune être que rien encore n'a effleuré, elle est comme touchée d'un reflet de Dieu. A cette beauté supra-terrestre, l'enfant joint une beauté de la terre, dont Joseph surtout va saisir très vite l'origine. Car il pose ses regards, alternativement, sur le bébé et sur la jeune mère penchée sur lui. Et il est frappé par une évidence: «Comme ils se ressemblent ! » C'est vrai chair de sa chair, Jésus tient tout de Marie, humainement. Cette petite bouche, ces joues, ces paupières closes, cet ovale du visage, oui, c'est Marie elle-même. Joseph s'émeut de cette ressemblance, qui porte le comble à son amour pour l'un et pour l'autre. Il le dit à Marie et elle s'y complaît à son tour, comme à une merveilleuse condescendance divine.

Mais cette admiration pour la beauté de l'enfant déborde la simple joie d'un père et d'une mère de la terre. (...) Et devant lui, Joseph et Marie éprouvent la même crainte sacrée qui prosternait les grands serviteurs de Dieu, les prophètes et les prêtres de l'Ancienne Alliance, chaque fois qu'ils se trouvaient témoins d'une manifestation de la Puissance créatrice: Moïse devant le Buisson ardent, les Hébreux sous les éclairs du Sinaï, Jacob après sa vision nocturne, Gédéon quand l'Ange fit jaillir sous ses yeux le feu du rocher, Isaïe quand il vit Dieu lui-même parmi les Séraphins...

Mais quelle distance entre les théophanies spectaculaires de jadis, éblouissantes, terrifiantes, et la manifestation de Bethléem! Les grands Témoins d'autrefois devaient fermer les yeux pour supporter l'éclat de la Majesté divine. Dans l'étable, il faut les ouvrir tout grand, tant l'obscurité qui baigne les choses et les êtres rend cette Majesté peu visible. Marie et Joseph doivent faire appel à toute leur foi. Il est facile de se prosterner quand on est submergé par les éclairs, le tonnerre, la lumière, le chant des anges. Mais là, dans cette nuit silencieuse, cette solitude, ce dénuement total! Dieu se montre dans le néant, dans le rien. Et c'est sans doute un miracle, un « signe », comme il sera dit aux bergers, mais si invraisemblable, si contraire à toute attente humaine, et même à toutes les habitudes de Dieu! Jamais Dieu n'a été aussi proche des hommes, jamais il n'a été aussi caché.

Joseph et Marie, regardant l'enfant endormi, comprennent que l'ordre des choses est renversé. L'ordre des choses, c'est que les parents désirent l'enfant, décident de sa venue. Mais lui, il a choisi son père et sa mère. De toute éternité, le Père des cieux a pensé à cet enfant, c'est pour lui que les mondes ont été créés, c'est pour lui que les prophètes ont parlé, c'est pour lui qu'eux-mêmes ont été attirés à la virginité et au mariage. Une grande lumière les baigne tous les deux, et leur action de grâces est sans bornes. Etre choisi par Dieu, y a-t-il un sentiment, une certitude, qui puisse apporter plus de bonheur et rendre la prière plus adorante?

Avoir été choisis par leur enfant, y a-t-il une joie plus étonnante pour des parents? Alors que, chez les autres hommes, l'enfant doit reconnaissance à ses parents pour la vie qu'il a reçue d'eux, là ce sont Marie et Joseph qui rendent grâce à l'enfant et à Dieu son Père.

Il y a mieux encore. Cet enfant qui vient d'ailleurs, il leur est confié. Nous retrouvons ici le cours des choses, mais rendu singulier par l'origine surnaturelle de Jésus. Dieu aurait pu vouloir que son Messie n'ait pas besoin de protection humaine par exemple s'il était apparu à l'âge adulte, ou s'il avait eu d'un seul coup des connaissances miraculeuses, ou s'il avait été escorté par les anges. Pour Jésus, il n'en est rien il attend de ses parents la science des hommes, la protection de son enfance et de sa jeunesse, l'éducation qui fera de lui l'homme d'un temps, d'un milieu, d'une race, d'une religion. En faveur de Joseph et de Marie, Dieu se dessaisit pour ainsi dire de tous ses droits sur l'enfant. Il leur fait confiance. Lui qui les a créés, inspirés, dirigés, sanctifiés pour cette minute et pour cette mission, il leur délègue sa paternité.

Jésus leur est donc vraiment « donné ». Et il est donné à leur mariage, à leur amour. Pour Joseph et Marie, c'est l'occasion de croire davantage à leur mariage. Une solidarité nouvelle les unit. En même temps qu'ils regardent le nouveau-né, qu'ils écoutent son souffle paisible, ils se serrent instinctivement l'un contre l'autre, comme pour témoigner du rapprochement nouveau de leurs âmes. Si le Christ présent entre deux êtres les unit plus fortement, combien plus le fait-il, ce soir, pour cet homme et cette femme qui l'aiment et qui s'aiment en lui.

□ Les Bergers :

Il y avait beaucoup de monde à Bethléem pour le recensement. U y avait en particulier tous les descendants de David qui, comme Joseph, devaient s'y faire inscrire. N'eût-il pas été naturel de les convoquer à la crèche, pour les prosterner devant celui qui accomplissait les promesses faites à leur ancêtre? Mais Dieu a un autre dessein. Il veut un peuple nouveau auprès du Messie. Et il va lui-même le chercher.

S'il ne veut pas des membres de la tribu davidique, appellera-t-il au moins des notables, qui rendront une sorte d'hommage officiel? Ou même les paysans des fermes environnantes, bien nantis, et qui ont le poids social de la stabilité et de la respectabilité? Non, il s'adresse à ceux auxquels personne n'aurait pensé.

Marie n'a pas bougé ; ce n'est pas à elle d'accueillir ; mais ses yeux brillent de joie, comme toute mère dont on vient voir et admirer l'enfant. Joseph s'est avancé, et il salue les arrivants, avec ces formules à la fois prudentes, cérémonieuses et abondantes, que les Orientaux affectionnent. Il raconte un peu, très peu, de l'étonnante histoire, qui est encore le secret de Dieu. Mais surtout, il les fait approcher du berceau et contempler l'enfant endormi. Là se borne son rôle ; il n'a pas de révélation à faire, de message à délivrer, de conversion à prêcher; il n'est pas un apôtre ni un évangéliste, il est seulement le père, qui protège l'enfant et qui le montre à ceux qui l'aiment.

Les bergers repartent, et racontent ce qu'ils ont vu, provoquant du reste plus de surprise que de vraie foi (le mot « émerveillement » qu'emploie Luc désignera plus tard chez lui les réactions incompréhensives de la foule devant les paroles ou les miracles de Jésus). Pendant ce temps, Marie et Joseph, rendus à leur solitude, se sourient on est venu voir leur enfant un peu de leur propre joie habite maintenant les bergers, ces simples et braves gens, ces « pauvres » à qui est promis le Royaume le père et la mère ne sont plus seuls à être heureux, de ce bonheur humain et divin qui est un reflet de la joie de Dieu. Leur enfant a commencé à conquérir le monde, et c'est le Père lui-même qui a envoyé les premiers « convertis ».

Et Luc note alors gravement, pour la première fois « *Marie cependant gardait tous ces événements, les méditant dans son cœur* » (2, 19). C'est de Marie qu'il tenait les récits de l'enfance, car elle était seule alors à les avoir vécus ; en l'écoutant, il avait remarqué cette capacité à se souvenir, ou plutôt à méditer sur les souvenirs, à en extraire la signification cachée, à y chercher la nourriture de son âme. Avant Luc, une telle force de pénétration spirituelle avait eu un premier témoin : Joseph. Si Marie, beaucoup plus tard, a fait confiance à Luc de sa compréhension des événements, on peut penser qu'au temps de Bethléem et de Nazareth elle disait à Joseph tout ce qu'elle découvrait peu à peu en méditant et en priant. Et Joseph aimait alors avec humilité et reconnaissance celle qui le faisait entrer plus avant dans le mystère des voies de Dieu et dans le mystère de leur enfant.

□ Circoncision :

Marie et Joseph ont quitté la grotte, trop inconfortable, mais ils sont restés à Bethléem. Ils ont dû louer une pièce, sinon une maison. Ce sont des jours heureux, sans histoire, comme en connaissent les jeunes parents. Marie apprend son rôle de mère, elle allaite Jésus ainsi que font toutes les femmes en Israël, et en même temps le lait de sa tendresse humaine nourrit le cœur de l'enfant. Joseph s'initie au métier de père il prend dans ses mains rudes mais adroites le petit corps fragile, il le manie avec des précautions qui deviennent peu à peu familières. En même temps que Joseph et Marie apprennent leur métier de père et de mère, Jésus, Dieu même, apprend pour ainsi dire le métier d'enfant; il se laisse bercer, nourrir, soigner, et il répond à la tendresse de ses parents par les humbles réactions d'un tout-petit, où transparaît la merveilleuse tendresse divine. Oui, ce sont des jours heureux, où le jeune amour de Marie et de Joseph s'épanouit dans leur toute jeune paternité.

Deux événements marquent cependant ces heures tranquilles: la circoncision et l'imposition du nom de Jésus.

En ce jour, Jésus est donc devenu fils d'Israël, un vrai petit Juif. L'incarnation voulait qu'il fût vraiment homme, et donc d'un milieu, d'une race, d'une religion: celui qui allait fonder l'Alliance nouvelle devait porter le signe de l'Alliance ancienne, qui en était la figure.

En même temps qu'ils font circoncire leur fils, Joseph et Marie lui donnent le nom prescrit par l'ange: Jésus. C'est sans doute Joseph qui le lui imposa, comme il en avait reçu l'ordre explicite (Mt 1, 21), assumant ainsi pleinement sa paternité et son rôle de chef de famille(...)

Donner un nom à un enfant est encore chez nous une douce tâche familiale : on consulte, on choisit, sachant que le prénom sera vraiment quelque chose d'intime et de personnel, voué à l'amitié et à l'amour — sachant aussi qu'on appelle sur l'enfant la protection d'un saint. En Israël et dans l'Ancien Orient, c'était un acte plus solennel encore, car le nom, lié à la personne, s'identifiait pour ainsi dire avec elle et avec son destin. Chaque fois que Dieu s'était saisi d'une vie pour en changer le cours, il avait donné un nom nouveau Abram était devenu Abraham (père d'une multitude de

peuples) Saraï, Sara (princesse) Jacob, Israël (fort contre Dieu). Et cela était particulièrement vrai des noms « théophores », c'est-à-dire de ceux qui incluaient le nom de Dieu, El ou Ya, et qui appelaient ainsi une protection divine toute spéciale sur le petit être Daniel (Dieu est mon juge), Eliacim (que Dieu élève), Amasias (Dieu est fort).

Le nom de Jésus est de cette sorte l'ange a précisé qu'il veut dire Dieu sauve, [littéralement « Il sauve », ce qui souligne l'Incarnation] « car il sauvera le peuple de ses péchés » (Mt 1, 21). C'était le nom que Moïse avait imposé, sous sa forme de Josué, au jeune Hoshéa, pour être le libérateur d'Israël (Nb 13, 16). Mais le nouveau sauveur ne lui ressemblera pas : sa « libération » sera celle du péché, et s'il verse du sang, ce sera le sien, non celui des autres.

(...) Jamais ce nom adorable ne sera prononcé avec autant d'amour et de foi. Ils le disent avec Jésus lui-même, qui s'habitue peu à peu à l'entendre sur leurs lèvres, et qui y répondra bientôt d'un regard ou d'un sourire. Ils le disent entre eux, en parlant de lui, et ce mot devient l'expression sensible et vivante de l'intimité qui les unit. Ils le disent aussi au dehors, avec leurs amis et leurs connaissances, et c'est comme s'ils apportaient à tous un message de paix. Ce nom prend ainsi possession de Marie et de Joseph, doucement, irrésistiblement, avec une force que n'a aucun nom de la terre, car c'est pour l'éternité le nom du Dieu fait Homme.

□ Présentation au Temple :

Marie, qui est la toute-pureté, l'Immaculée, n'avait pas à être purifiée ni à se racheter d'une souillure, fût-elle légale. Mais il fallait qu'elle ne se distinguât pas, qu'elle restât dans l'anonymat de toutes les mères d'Israël qui venaient, ce jour-là, demander au prêtre la purification rituelle. Avec l'humilité qui est dans sa nature, qui est consentement à toutes les volontés de Dieu, elle se plie à une obligation qui ne la concerne pas.

Ils arrivent au Temple, confondus dans la foule. Pour un demi-sicle, ils achètent à l'un des marchands qui envahissent les parvis, deux tourterelles, destinées au sacrifice: deux tourterelles, et non un agneau parce qu'ils sont pauvres et que, même devant Dieu, ils restent de leur condition. Puis ils s'engagent sous les hauts portiques, Joseph portant les tourterelles, Marie tenant l'enfant ils sont émus, intimidés, mais profondément heureux. Ils arrivent au prêtre, qui reçoit l'offrande.

Le contraste est absolu entre l'éclatante splendeur du Temple, ses prêtres en grand costume, sa foule bariolée et bruyante, sa liturgie somptueuse et ce couple de jeunes gens qui semble un peu perdu et à qui personne ne prête attention: on en voit tant chaque jour qui passent Mais à regarder les choses de

l'intérieur, quel autre contraste bien plus saisissant: « En entrant dans le monde, le Christ dit: Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation, mais tu m'as façonné un corps. Alors j'ai dit: Me voici, je viens, à Dieu, pour faire ta volonté » (Hb 10, 5-7) ! Le Temple et sa splendeur disparaissent en comparaison de cette offrande digne de Dieu. Rien n'existe plus que cet enfant, et son Père qui le regarde avec amour.

Marie et Joseph entrevoient la portée de leur geste. Mais ils éprouvent aussi, en profondeur, une des joies les plus certaines de l'amour: n'est-on pas heureux quand on peut offrir ensemble ce qu'on aime à quelqu'un que l'on aime ? Et en cette minute, tout cela est réuni en perfection : Joseph et Marie sont ensemble, unis par la plus parfaite des vocations conjugales ils offrent ce qu'ils ont de plus cher au monde : l'enfant qui leur vient de Dieu; et ils l'offrent à Celui auquel leur vie est consacrée. La joie d'offrir, qui est au coeur de toute union humaine, trouve avec ce père, cette mère, cet enfant, son plus haut accomplissement.

Mais seront-ils les seuls à comprendre ? Non. Si les prêtres et la foule restent indifférents, deux personnages vont se détacher et venir vers eux.

Le premier « est un homme nommé Syméon » (Lc 2, 25) Qui est-il? Rien ne le distingue particulièrement; ce n'est pas un dignitaire, ni un prêtre, car il ne vient pas au Temple pour son office c'est proprement un inconnu, de condition modeste, comme tous ceux que Luc nous présente dans son récit de l'enfance. Celui-là va pourtant dire de grandes choses — et dont les dernières seront terribles.

Il prend l'enfant des bras de Marie, et se met à prophétiser. Ses paroles ont à la fois la douceur de l'abandon à Dieu au soir de la vie, et l'exaltation surhumaine d'avoir contemplé, avant de mourir, « le salut préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations, et gloire de son peuple Israël » (Lc 2, 30~32). La mission de Jésus s'élargit ainsi aux dimensions du monde: il sera le sauveur de son peuple, certes, mais aussi celui qui sauve l'humanité. Une joie nouvelle s'étend sur Marie et Joseph, de courte durée, car Syméon, se tournant vers Marie et s'adressant à elle seule, ajoute « Vois! Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction » (2, 34). Ainsi les hommes qu'il viendra sauver se partageront en deux camps: ceux qui seront pour lui et ceux qui seront contre lui. Se peut-il que leur enfant, l'enfant de leur amour, ne soit pas aimé ? Mais la voix de Syméon se fait plus grave encore : « Et toi-même, un glaive te transpercera l'âme. »

Quelles sont les réactions de Joseph et de Marie à cette annonce ? Pour Marie, la métaphore du « glaive » (empruntée ou non à la Bible, elle parle d'elle-même) signifie quelle souffrira. Jusqu'où ? On ne sait, mais d'avance il faut prévoir le pire la Passion est tout entière dans cette prophétie. Désormais, Marie ne pourra plus regarder Jésus sans songer aux luttes et aux épreuves qui attendent son fils, sans éprouver la pointe du glaive. Mais, en même temps, une joie étrange et nouvelle l'envahit : si Jésus souffre, elle souffrira avec lui, et ce sera la consécration ultime de son amour.

Et Joseph, en écoutant Syméon, pense à Jésus, certes, mais à Marie aussi, qui va devenir Mère des Douleurs ; et à cette évocation, un glaive le traverse à son tour : quel homme ne serait pas torturé à l'idée que celle qu'il aime sera conduite jusqu'à l'agonie du coeur ? Et ne pense-t-il pas aussi à lui-même, ou plutôt à sa mission de gardien et de protecteur? Syméon ne s'est adressé qu'à Marie faut-il comprendre qu'il ne sera plus là, lui Joseph, quand son enfant et son épouse souffriront à en mourir ? Il lui faut un courage surhumain pour supporter cette pensée, et une foi héroïque pour s'abandonner à la volonté de Dieu. Car on a besoin de plus de courage, de plus de foi, pour quitter dans le péril ceux qu'on aime, que pour les accompagner et les soutenir.

Ace moment, une autre figure surgit auprès d'eux une petite vieille, ridée, menue, qui s'identifiait pour tout le monde avec les meubles, les ustensiles, les colonnes du Temple. Elle s'appelait Anne, mais qui savait son nom ? Elle avait été mariée ; devenue veuve, elle s'était consacrée à la prière; invisible à tous, elle n'était qu'ombre et silence au milieu des fastes et du bruit. Et voilà que l'ombre muette se met à parler. On se retourne, on sourit. Ouest-ce qu'il lui prend ? « Elle se met à louer Dieu et à parler de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem » (Lc 2, 38). Tandis qu'on s'attroupe autour d'elle, Marie et Joseph s'esquivent avec l'enfant; ce n'est pas à eux d'annoncer la nouvelle ils sont le père et la mère, non les Apôtres. Mais cette dernière vision, si inattendue, les poursuit, et elle les rend à la joie qui venait de s'assombrir. Oui, après tout, c'est bien le salut du monde qui est entre leurs bras — et aucune souffrance ne peut diminuer cette certitude. Oui, il est là avec eux, ce petit être sur qui pèse un prodigieux destin, mais qui pour l'instant est seulement leur enfant.

□ Les Mages :

Ils déchargent leurs sacoches de voyage, les ouvrent et en sortent de précieux trésors de l'or, de l'encens, et de la résine parfumée qu'on nommait la myrrhe. Plus tard, on en tirera d'ingénieux symbolismes

l'or est offert au roi, l'encens au Dieu, la myrrhe à celui qui sera enseveli un jour. En vérité, les mages se sont chargés des produits que l'on venait de préférence chercher dans leur pays. Et s'ils ont apporté de tels présents, c'est simplement parce que, selon la coutume, les présents étaient l'accompagnement obligé d'un hommage rendu à un grand, surtout à un roi.

Pourtant, ce roi n'est pas comme les autres. Les mages n'auraient aucune raison de venir pour un roi de Judée l'enfant est le Messie, le Sauveur du monde et c'est pourquoi ils se prosternent, sans prêter attention à ce décor si pauvre, à la chambrette au sol battu et bossué. D'un élan, ils sont tombés à genoux, puis sur les mains, la tête inclinée jusqu'à terre, dans le geste de l'adoration. C'est pour cela, uniquement pour cela, qu'ils sont venus de si loin.

Marie et Joseph, d'abord un peu gênés devant ces hôtes inattendus et opulents, devant ces cadeaux proprement royaux, devant l'invasion de leur modeste demeure, ne regardent plus que cette prostration silencieuse. Et une grande joie les inonde. Ces hommes sont les premiers à venir de chez les Gentils, de ces « nations » dont Israël s'est toujours protégé, les considérant comme pestilence et souillure. Mais eux aussi sont appelés au Royaume, au Salut. Et dans le souvenir de Marie et de Joseph passe la prophétie d'Isaïe :

Rassemblez-vous et venez, approchez tous, survivants des nations...

Tournez-vous vers moi pour être sauvés, tous les confins de la terre,
car je suis Dieu sans égal (Is 45, 20, 22).

Ainsi la royauté de leur fils ne s'arrêtera pas à Israël. Elle gagnera le cœur de tous les hommes de bonne volonté. L'amour de Joseph et de Marie pour Jésus se dilate à l'infini, il embrasse, sans limite de races ni de frontières, la multitude de ceux qui jusqu'à la fin des temps aimeront leur fils.

□ Fuite en Egypte :

L'Ange du Seigneur s'adresse à Joseph, et à lui seul, comme il le fera par la suite (Mt 2, 13, 19 et 22). Il reconnaît ainsi son rôle de chef de famille. Et de fait, Joseph prend aussitôt les dispositions nécessaires « Lui donc se leva, prit l'enfant et sa mère, et se retira en Egypte » (2, 14).

Cette autorité et cette soumission ont de quoi nous faire réfléchir. Car si Joseph et Marie étaient profondément unis et pareillement dociles à tous les appels de Dieu, la sainteté de Marie était sans commune mesure avec celle de Joseph :

son intelligence du mystère, l'intensité de sa charité, tout ce que sa maternité lui avait révélé de l'amour divin, lui donnaient une dignité spirituelle suréminente, et Joseph était mieux placé que quiconque pour la reconnaître. On peut même dire que son amour à lui, pénétré d'admiration, devait se faire humblement docile pour entrer à la suite de Marie dans ce qu'elle lui révélait de Dieu et de Jésus. Il y avait, entre ces deux êtres d'exception, une sorte de hiérarchie de valeur qui était à la fois une des composantes et une des richesses de leur amour.

Mais dans l'ordre de l'action, c'est Joseph qui a la primauté et qui l'exerce sans faillir, en toute connaissance de cause. L'autorité n'est donc pas liée à la valeur. Elle est une fonction en vue de conduire la famille (comme tout corps social) sur les voies de Dieu.

Cela dit, n'oublions pas que l'autorité de Joseph était toute baignée d'obéissance à Dieu et d'amour pour Marie. D'obéissance à Dieu, car nous voyons bien, dans l'Evangile même, qu'avant de donner des ordres, il en reçoit — et que sa parfaite docilité, sa foi entière dans la parole de Dieu, assurent ses décisions et la confiance de Marie. Mais cette autorité est aussi toute pénétrée d'amour : il a la charge de Marie et de l'enfant, il a le devoir de les protéger, et cette charge, ce devoir, sont des formes authentiques de son amour d'époux et de père.

Remarquons aussi dans le récit évangélique que l'ordre de l'Ange est limité dans le temps « Restez-y jusqu'à nouvel ordre » (2, 13). Dieu ne veut commander que l'action immédiate c'est un ordre à court terme. Ainsi Joseph, Marie et l'enfant demeurent-ils entièrement dans la main de Dieu. A chaque jour suffit sa peine et sa grâce. Il y a un abandon profond à la Providence dans le refus d'échafauder l'avenir.

□ La vie cachée à Nazareth :

Ainsi s'écoule la vie à Nazareth, parmi les travaux et les jours. Le labeur et le repos, l'éducation et la prière, la vie à trois et la vie sociale, alternent en une sorte de liturgie, où jamais l'amour n'est absent. Les mois, les années passent sans que rien change, sinon que le bébé devient enfant, et l'enfant adolescent. Mais il est toujours soumis, il est la soumission même. Il se soumet à Marie et à Joseph, comme Marie se soumet aussi à Joseph. Celui-ci accepte cette autorité, il l'assume dans tous ses détails, il est responsable

de l'éducation de Jésus, responsable de la prière familiale. Cette sorte d'humilité dans l'autorité est aussi admirable que la docilité de Marie et de Jésus.

Dans la modeste maison se vérifient les trois mouvements de l'amour: l'amour d'élan, celui qui donne, et c'est celui de Marie et de Joseph l'amour d'accueil, celui qui reçoit, et c'est celui de Jésus l'amour de repos, qui est l'échange des deux précédents, et c'est l'intimité des trois dans la maison.

Que Jésus travaillât de ses mains, personne ne pouvait s'en étonner à Nazareth; mais pour nous, c'est un sujet de surprise et de réflexion. On a dit très justement que la vie à Nazareth était « la rédemption de la famille et du travail ». Mais pour le travail, avant toute rédemption, il s'agissait d'une véritable réhabilitation. Qu'on lise ces lignes de l'Ecclésiastique, où perce un mépris non déguisé « Comment deviendrait-il sage, celui qui tient la charrue, dont toute la gloire est de brandir l'aiguillon, qui mène les boeufs et ne les quille pas au travail, et qui ne parle que bétail 7... Pareillement tous les ouvriers et gens de métier... On ne les rencontre pas au conseil du peuple et à l'assemblée, ils n'ont pas un rang élevé... Ils ne brillent ni par la culture ni par le jugement... » (Si 38, 24-34 tout le passage est à lire). Face au dédain des docteurs, Jésus, Fils de Dieu et fils du charpentier Joseph, pose et impose la dignité du travail. Il ne l'a pas méprisé, il en a consacré la valeur, substituant à l'idée de punition et de déchéance, qui le marquait depuis le péché originel, l'idée d'une participation à l'oeuvre de la Création et de la Rédemption.

Si, à l'égard des choses matérielles, Jésus reprenait ainsi l'oeuvre de la Création, avec quelle autre profondeur oeuvrait-il auprès de ces êtres de choix, son père et sa mère, qui étaient toute docilité, tout amour pour lui, et que lui-même chérissait plus que tout après son Père.

En même temps qu'il leur révèle le Père, Jésus leur dévoile son coeur de Fils et leur fait, à eux aussi, un coeur filial. Et à partir de cette révélation, de cette transfiguration, leur amour mutuel prend un essor nouveau. Nous le comprendrons en lisant dans saint Jean la prière dite « sacerdotale », où l'on voit la charité fraternelle sortir tout droit de l'amour du Fils et du Père. Qu'on traduise seulement « ceux que tu m'as donnés » par « le père et la mère que tu m'as donnés », et l'on devinera ce qui se passait en Joseph et Marie « Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, pour qu'ils soient un comme nous... Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée pour qu'ils soient un, comme nous sommes un moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un, et que le monde sache que tu m'as envoyé, et que je les ai aimés comme tu m'as aimé. Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi... » (in 17).

Joseph et Marie savaient déjà que leur mariage les avait faite « un », comme tout mariage. Mais cette unité prend un sens nouveau par la révélation de l'amour du Père et du Fils. Ils découvrent qu'ils sont « un » comme le Père et le Fils, que leur propre amour n'est qu'un reflet, une participation, un prolongement de cet amour infini.

Ces « trois pauvres gens et qui s'aiment », (C Claudel) sont bien déjà l'Eglise naissante, que les Actes des Apôtres nous montrent si constamment conduite par l'Esprit Saint, et dont les membres ne forment « qu'un seul coeur et qu'une seule âme » (Ac 2, 42-46 4, 32-34).

Les trois de Nazareth provoquaient-ils dans leur village Je mouvement d'admiration et d'étonnement que suscitera autour d'elle la première communauté chrétienne? Non, car tout est encore intérieur, secret, invisible. Jésus fait auprès de son père et de sa mère tout ce qu'il fera par la suite auprès de ses disciples et aujourd'hui dans l'Eglise mais aucune proclamation, aucune prédication ne sort de la maison silencieuse et travailleuse. Peut-être même la grandeur de leur secret les isole-t-elle du milieu où ils vivent, cette sorte de repliement ne fait que donner plus de plénitude à leur intimité, plus d'absolue perfection à cette petite église de Nazareth, source et modèle de la future Eglise du Christ.

Le jour est venu. Et Joseph consent à mourir. Ses derniers instants sont calmes, comme il convient à un juste, à un homme qui a aimé et qui a été aimé, dont toute la vie n'a été qu'amour. Marie et Jésus sont près de lui. Les deux époux se regardent, et dans leur regard passe le souvenir des longues années vécues ensemble, de ces étapes où ils ont compris peu à peu le sens de leur vocation dans le mariage les premières rencontres, les annonces de l'Ange, les épreuves, la douce et profonde intimité de Nazareth. Dans leur regard passe aussi l'intensité d'une tendresse qui n'a jamais été plus jeune et plus vivante. Joseph pose les yeux sur Jésus, à qui il n'a pas besoin de confier Marie. Il ferme les paupières, gardant l'image de ces deux êtres dont il s'éloigne, et qui vont aller ensemble vers des heures de passion et de gloire... Ces deux êtres qui ont été son unique, son total amour.

□ Recouvrement au Temple :

Douze ans ont passé. Jésus est arrivé à l'âge où un jeune Israélite devient légalement majeur. Désormais, comme tout adulte, il aura le devoir de réciter trois fois le jour la prière du « Schema Israël », il jeûnera aux fêtes prescrites, il participera aux pèlerinages traditionnels, et dans le Temple il aura accès au « parvis des hommes ». Bref, il est maintenant, selon la belle expression consacrée, un ((fils de la Loi ».

Cette intronisation, à la fois sociale et religieuse, à la vie d'homme, va être l'occasion pour Jésus d'un acte d'indépendance inattendu, en contraste absolu avec son comportement habituel, qui surprend Marie et Joseph et qui, aujourd'hui encore, nous déconcerte à la lecture du récit évangélique.

Joseph et Marie ne voient pas Jésus auprès d'eux ils ne s'en inquiètent pas tout d'abord, et cela est déjà à remarquer: cette tranquillité dénote à la fois la confiance qu'ils avaient en Jésus et la liberté qu'ils lui laissaient. Ils partent donc, pensant que Jésus est quelque part dans la caravane. La première étape est assez brève, on la parcourt normalement en quelques heures dans l'après-midi. Au campement du soir, les familles se regroupent, et c'est alors que l'inquiétude saisit Joseph et Marie. Car Jésus n'est toujours pas là. Lui serait-il arrivé quelque chose, à cet enfant que Dieu lui-même leur avait confié? Joseph est particulièrement soucieux, car il est le chef, le responsable de la famille aurait-il manqué sans le vouloir à sa mission ?

Il faut reprendre la route en sens inverse, chercher le long des groupes, interroger, provoquer l'étonnement. L'anxiété grandit. Et à Jérusalem où ils sont revenus, comment trouver un enfant dans la foule dense ? Ils explorent la ville pendant trois jours, sans succès. Journées mortelles...

Arrêtons-nous un instant à cette étape de leur amour. Oui, de leur amour; car si la disparition de Jésus est une épreuve, elle est aussi un resserrement de leur union. Jusqu'alors, il leur était arrivé de souffrir, notamment quand ils avaient pris en hâte la route de l'Egypte. Mais alors, ils étaient avec leur enfant. Tandis que là, ils sont atteints au plus intime de leur paternité et de leur maternité. L'enfant est absent, disparu. Ils touchent le fond de la détresse. Leur seule force est précisément d'être ensemble, le père et la mère, chacun sachant ce que l'autre endure. Communion douloureuse, certes, ou plutôt communion dans la douleur, qui leur rend plus sensible que jamais l'unité de leurs deux âmes, l'élan éperdu qui les jette ensemble aux pieds de Dieu, suppliants, accrochés à leur seul espoir : le Père, le Père qui, lui, sait où est l'enfant.

La réponse de Jésus, à première vue si peu humaine, nous surprend d'autant plus que leur réaction, à eux, avait été si cruellement déchirante. « Pourquoi me cherchiez- vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » (2, 49). Mais Luc n'a pas cité cette répartie pour nous scandaliser. Il a voulu, comme Jésus lui-même, nous faire entrer dans un mystère. Si Jésus fait taire sa joie, comme il avait fait taire sa douleur, c'est qu'il veut affirmer la « Seigneurie » de Dieu, sa souveraineté transcendante, la distance infinie qui sépare le monde de Dieu du monde des hommes. Le Père qui a tant de fois montré son amour, et dont le nom même signifie bienveillance et miséricorde, ce Père est aussi le « Seigneur Dieu », en face de qui rien n'existe, sinon par lui et pour lui. Dieu veut être traité en Dieu il faut que les siens reconnaissent sa souveraineté unique, absolue, et l'honorent par une soumission sans réserve, quelles qu'en soient les exigences. Jésus, en restant « chez son Père », a traité Dieu en Dieu, et voilà ce qu'il affirme à Joseph et à Marie. On songe à cet autre mot de l'Ecriture: « L'homme quittera son père et sa mère. » L'âge adulte est celui où l'on s'arrache aux liens familiaux, jusque- là nécessaires, non pour aller où l'on veut, mais pour aller où J Dieu vous envoie. C'est l'âge où seule compte la souveraineté du Père. .

□ La mort de Joseph :

Joseph mourra vraisemblablement avant l'entrée de Jésus dans la vie publique. On l'imagine, aux derniers moments de sa vie terrestre, aimant contempler d'un seul regard Jésus et Marie, les deux êtres qui ont été son unique, son total amour et dont, en fermant les yeux au monde, il emporte l'image avec lui. Volontiers on lui prête les sentiments du Baptiste quelques années plus tard « Qui a l'épouse est l'époux, mais l'ami de l'époux qui se tient là et qui l'entend est ravi de joie à la voix de l'époux. Telle est ma joie. Elle est maintenant parfaite. » (Jn 3, 29). Oui, Joseph mourant est heureux de comprendre que, si jusqu'alors sa place avait été d'être là, maintenant la volonté de Dieu est qu'il s'efface pour laisser Marie seule avec Jésus.

□ Le veuvage et vie publique :

Entre Marie et Jésus, le rêve des amours humains s'est réalisé: ils sont un. Non seulement en ce sens qu'entre eux les peines et les joies sont communes, mais parce qu'ils sont comme intérieurs l'un à l'autre. Marie est intérieure à Jésus. Jésus est intérieur à Marie : il lui communique surabondamment sa vie, cette mystérieuse vie divine qui brûle en lui sous le voile de la chair.

Pour désigner l'union très parfaite à laquelle ils sont parvenus, les mots nous manquent. On a proposé des termes variés : compagne, associée, épouse... Ils déçoivent. Comment en serait-il autrement? Un terme emprunté aux relations communes pourrait-il convenir à cette relation unique? Celui d'épouse est sans doute, en même temps que le plus inattendu, le moins imparfait. Saint Paul donne à l'Eglise ce titre d'épouse du Christ. Ne convient-il pas a fortiori à celle qui est la figure de l'Eglise?

C'est au Calvaire que s'est consommée l'union de Jésus et de Marie. Les Pères de l'Eglise, pour faire comprendre cette mystérieuse réalité, se plaisent à évoquer le jour où Dieu prend une côte à Adam pendant son sommeil et en fait la première femme qu'il unit au premier homme. Ainsi au Calvaire, du côté ouvert de l' « Adam nouveau » est tirée l'Eglise, l'Eve nouvelle, qui sera désormais son épouse. Mais cette Eve nouvelle, c'est d'abord Marie.

□ Collaboration spirituelle dans la Passion :

Marie est cette Femme que Jésus interpella lors des Noces de Cana, afin qu'elle se soucie des vraies Noces, les Noces de l'Agneau, l'Alliance définitive de Dieu avec les hommes. Elle doit être attentive à la Soif de son Fils sur la Croix : une soif spirituelle, un désir de posséder les âmes humaines, de les purifier pour se les adjoindre comme une épouse immaculée dans l'unité de l'Eglise.

Et ce n'est pas seulement pas son exemple que Marie doit amener les âmes à Jésus, mais aussi par sa collaboration active à l'application du Salut, par l'union de ses propres souffrances, par l'union de son Cœur de Mère transpercé d'une épée de douleur au Cœur de son Fils transpercé d'une lance.

Marie devient alors la Mère d'une humanité nouvelle, la Mère de toute l'humanité qui acceptera d'être renouvelée par Dieu. Elle est la Nouvelle Eve, la Mère des vivants. Le Corps Mystique du Christ qu'est l'Eglise lui est confié. Sa maternité s'élargit jusqu'à nous. « Femme, voici ton fils ! »

□ La sortie des limbes des patriarches de Joseph :

Le Samedi Saint, l'âme de Jésus descend 'aux enfers', aux limbes des Patriarches, pour apporter le salut par la rémission du péché originel aux Justes de l'Ancien Testament. Joseph est un de ceux-là. Jésus a sans doute eu une tendresse, une affection toute particulière pour celui qui fut son Père adoptif, celui qui le porta dans ses bras et que Lui-même porta sur la Croix, celui qui veilla sur son existence terrestre et à qui Il apporte la vie céleste, celui qui l'éduqua et à qui Il vient révéler toute chose.

□ L'apparition de Jésus à Marie :

Le Dimanche de Pâques, Jésus ressuscite, et apparaît à Ste Marie Madeleine. La tradition a toujours pensé que Marie, sa Mère, avait été gratifiée aussi d'une apparition particulière de son Fils. Il n'en est pas fait mention dans l'Evangile. Mais il paraît difficile de penser que Jésus n'aie pas voulu revoir la Mère, n'aie pas voulu lui manifester sa victoire, alors qu'elle est celle qui collabora et collaborera le plus à l'application de cette victoire dans le monde.

□ Pentecôte et maternité ecclésiale :

En s'unissant dans un mariage virginal, Joseph et Marie étaient loin d'imaginer la fécondité admirable qui devait leur être accordée. C'est en leur union que le Christ naît et fait son entrée dans l'histoire des hommes. C'est en elle aussi, comme en sa source, que l'Eglise commence. C'est en elle encore que le Christ inaugure avec cette Eglise une intimité qui n'aura pas de fin. Oui, l'union de Joseph et de Marie est déjà l'Eglise, car elle est la première communauté humaine sauvée par le Christ, livrée la première à l'action de son amour transformant, dès le premier jour et tout au cours des longues années de vie commune.

Regardons cet homme et cette femme qui, à la tombée de la nuit, viennent de prendre leur repas avec leur grand fils. Ils l'écoutent attentivement « *leur interpréter ce qui le concerne dans les Ecritures, en commençant par Moïse et en*

parcourant tous les Prophètes » (cf. Lc 24, 27). Avec lui, ils se taisent, adorent le Père des Cieux... Avec lui, ils intercèdent pour le monde immense. C'est la toute primitive Eglise. C'est le mystère de l'Eglise, de l'union du Christ et de l'Eglise. Mais alors est visible ce à quoi maintenant il nous faut adhérer sans voir : la présence du Christ au milieu des siens. Mais alors cette Eglise naissante est parfaitement sainte, ses membres n'ayant aucune complicité avec le mal— encore que Joseph n'ait pas été, comme Marie, préservé du péché originel.

Ils sont tout livrés au torrent de la grâce qui, par anticipation, leur vient de cette croix vers laquelle de jour en jour leur fils s'avance.

□ Assomption et attente du Jugement :

Morte et ressuscitée, ou alors transfigurée de son vivant, Marie, avec un corps glorieux, monte au Ciel rejoindre son Fils. Elle passe son Ciel à faire du bien sur la terre... Elle connaît l'humanité, elle qui est créature comme nous. Elle connaît mieux que personne l'amour de Dieu qui s'est manifesté à nous en Jésus : elle sait ce que sont l'Incarnation et la Rédemption comme nulle autre. Elle est notre avocate, notre refuge. Elle intercède pour nous en permanence auprès de Jésus. Elle est le canal des grâces divines, l'aqueduc de l'eau de la vie. Elle veille sur chacun de nous comme une Mère attentive. Elle nous éduque, nous montre la voie.

Au ciel, elle retrouve Joseph. Il n'est pas dit que Saint Joseph ait ressuscité et soit monté aux cieux. Mais de fait, aucun sanctuaire n'a jamais prétendu posséder une de ses reliques... Corps et âme au Ciel, ou en âme seulement, Joseph retrouve Marie. Au Ciel, il n'y a plus ni mari ni femme, mais la charité ne passera jamais. L'amour de charité dont Joseph et Marie s'aimaient demeure donc ; il ne cesse pas, il n'a jamais cessé. L'amour de Joseph et de Marie n'a jamais été autre : s'aimant vraiment parce que regardant vraiment dans la même direction, leur amour fondé dans leur consécration à Dieu se prolonge pour les siècles des siècles. Amen.